

TRIMIRES

Table des matières

<u>INTRODUCTION.....</u>	<u>1</u>
<u>CHAPITRE I.....</u>	<u>3</u>
<u>CHAPITRE II.....</u>	<u>6</u>
<u>CHAPITRE III.....</u>	<u>8</u>
<u>CHAPITRE IV.....</u>	<u>12</u>
<u>CHAPITRE V.....</u>	<u>17</u>
<u>CHAPITRE VI.....</u>	<u>22</u>
<u>CHAPITRE VII.....</u>	<u>29</u>
<u>CHAPITRE VIII.....</u>	<u>35</u>
<u>CHAPITRE IX.....</u>	<u>43</u>

INTRODUCTION

1870

La fraîcheur du soir vint le cueillir, mêlant son apaisante présence à la brûlure qui le dévorait. Née de son ventre, cette douleur avait peu à peu irradié tout son être, avant de devenir une sorte de voile qu'il tentait de percer par la moindre distraction. Il leva lentement la tête afin de retrouver entre ses paupières presque closes le spectacle des nuages aux contours dorés. Le temps lui semblait s'écouler plus vite, à présent que le plus dur se trouvait derrière lui, que son corps et son esprit s'étaient accoutumés à sa situation. Sous les doigts engourdis de sa main toujours crispée, le sang s'était figé, las de s'écouler par la plaie béante. Il se sentait mourir et l'acceptait.

À la peur d'être découvert avait succédé la crainte d'être oublié, et même cet effroi-là s'était dissipé à l'approche du crépuscule. Il n'entendait plus les cris rauques des Prussiens, ni ceux de ses camarades. Le roulement de l'artillerie et les discrets crépitements des fusils étaient toujours présents, mais lointains, sans importance. Lui n'avait plus la force de se tirer du fossé où il avait basculé, poussé par l'impérieuse envie de vivre quand le métal avait déchiré son abdomen.

Plus encore que d'ordinaire, ses sens se confondaient, s'emmêlaient. Le ciel orangé prenait une saveur fruitée, le goût de son sang faisait rouler un tambour à chacune de ses déglutitions. De son vivant, il avait préféré taire cet aspect de son existence, préférant le qualificatif de poète à celui de fou. Atteint d'un pessimisme ironique sans doute causé par sa fin prochaine, il se demandait quel bouquet final ce don allait lui réserver pour ses derniers instants. La guerre allait emporter son secret dans la tombe, indifférente comme toujours à l'histoire de ses victimes.

C'est à cet instant que la part de lui-même qui guettait l'imprévu se manifesta. Il perçut une présence, tout à fait indistincte, mais réelle. Au prix d'un effort important, il parvint à rouvrir un œil et aperçut une masse noire approchant rapidement, comme simplement surgie des ombres tapissant son abri. Germain tourna la tête pour l'observer en détail, espérant qu'elle disparaîtrait aussitôt. Mais comme elle venait toujours, son malaise s'approfondit. La forme obscure se dressa au dessus de l'homme assis dans l'herbe boueuse et ne bougea plus. La brise légère agitait mollement ses contours et le soldat réalisa alors qu'il observait un vêtement, une ample robe noire parfaitement déplacée dans ce contexte. Il plissa les yeux alors qu'elle se rapprochait davantage et distingua un visage pâle, bordé de cheveux de la même teinte que le tissu. Il comprit alors ce qui le dérangeait chez cette apparition.

« Monsieur » La voix était douce et pourtant clairement perceptible. Germain se vit observé par deux iris à la teinte violette. « Monsieur » fit la femme avec plus d'insistance. Il fouilla ses souvenirs à la recherche des dames de sa connaissance, afin de retrouver celle que son esprit mourant avait cru bon de convoquer une dernière fois. Mais quand les deux yeux violacés le dévisagèrent de plus belle, il sut qu'elle n'était pas une chimère née de sa détresse. Il répondit dans un coassement.

« Vous n'avez pas la bonne odeur. Vous n'avez pas l'odeur de la couleur noire. » C'était stupide, il le savait mais tellement fondamental qu'il n'avait pu le garder pour lui. Germain ajouta aussitôt. « Vous êtes donc réelle. » Il sentit aussitôt les mains de l'inconnue enserrer ses épaules pour le redresser avec douceur.

« Je cherche la Dame Rouge. L'auriez-vous aperçue ? »

« La Dame Rouge ? » En guise de réponse il étendit mollement le bras en direction du champ de bataille. « Partout. » La déception se lut sur le visage de la Dame Noire, avant de laisser place à une expression plus neutre. Elle libéra le blessé, qui perdit l'allant conféré par cette rencontre et s'affaissa à nouveau dans la boue. L'apparition hésita ; elle tourna son regard vers l'horizon rougeâtre. En proie à une impulsion nouvelle, elle attrapa le visage de Germain entre ses mains.

« Monsieur, attendez-vous... » Elle lui laissait le temps de jauger la situation, désespérée à tous points de vue, avant de poursuivre. « Voulez-vous m'offrir votre dernier souffle ? »

« Offrir. Ma mort ? » Il resta un moment le regard vide, englué par la douleur et la fatigue. « Pourquoi ? » demanda-t-il dans un souffle. Elle resta muette, et il vit ses pupilles s'agrandir, envahir le cercle des iris, grandir en même temps que ses vêtements d'ombre. L'air sembla se racornir, écarter la lumière pour laisser place à davantage d'obscurité. Il fut pris d'un frisson, non d'épouvante, mais d'excitation comme face à une indicible promesse. Germain hocha sèchement la tête et scella ainsi l'accord tacite, avant de fermer une dernière fois les yeux.

Quand les lèvres de l'apparition rejoignirent les siennes, il gouta brièvement le contact, contempla un instant toutes les sensations et douleurs de son corps désormais inutile puis se lança sans regrets vers cette force apaisante et inespérée.

Le caporal Kurt suivit le jeune soldat jusque dans la tranchée en s'essuyant discrètement les yeux encore embrumés par une trop courte nuit. Il aperçut le cadavre tel qu'on lui avait décrit, étendu contre la paroi de terre, sa peau livide recouverte de rosée. Le jeune homme n'avait pas menti, malgré l'horrible blessure, le sang noir qui baignait l'uniforme, le visage de l'homme respirait la sérénité. Mais le plus étrange restait l'absence de tout insecte ou nécrophage. Bien que parfaitement froid au toucher, le Français aurait pu s'être tout juste endormi dans la pâle lueur du matin. Le fait était si remarquable que le sous-officier se promit d'en faire mention dans ses notes de campagne.

C H A P I T R E I

L'épaisse blancheur sans substance s'étalait partout, jusqu'à dévorer les tours. En y regardant mieux, Emile pouvait reconstituer leurs silhouettes trapues, mais il lui ne lui fallait qu'une once d'imagination pour se retrouver assis sur un quai, contemplant le bord du monde. L'eau clapotait doucement sous ses pieds, prisonnière de l'enceinte du vieux port, seul bruit notable animant ce tableau d'une ville assoupie. L'hiver avait emmené dans son sillage un singulier brouillard qui partait quotidiennement à l'assaut du rivage, n'abandonnant son étroite qu'à la mi-journée, comme à regret.

Malgré la température peu clémente, le garçon profitait du confort de sa veste épaisse dans cet air parfaitement immobile. Engluée dans l'étau blanchâtre, la cité vivait au ralenti, et lui en profitait pour braver les premières heures. Malgré la beauté de ce paysage, il sentait en lui une âme terrestre, née loin du littoral. La mer lui restait obstinément étrangère, parfois menaçante les soirs de tempête, quand le vent mugissant soufflait son haleine humide sur les rochers et les maisons. Il se leva pour dégourdir ses jambes, puis s'éloigna, laissant les fortifications à la brume. Les rues ressemblaient à des portes donnant sur un vide blanchâtre. De rares silhouettes pressées s'aventuraient dehors, déambulant sans un bruit. Emile se demanda alors s'il verrait la Dame Noire. Car c'était, il le pressentait, un moment propice. Il l'avait aperçue à plusieurs reprises, toujours solitaire et vêtue de robes parfaitement noires. Que ce soit son port ou sa toilette, quelque chose la rendait attirante à ses yeux, comme peut l'être une femme inaccessible pour un jeune homme. Voire davantage. Il lui avait donné ce surnom, un titre teinté d'une pointe de mystère et de danger.

Mais la fugitive inconnue ne se présenterait sans doute pas en cette journée. D'humeur un peu maussade, il prit le chemin qui le mènerait à l'atelier.

Au son d'un groupe approchant dans sa direction il se figea dans l'attente, pour se retrouver nez à nez avec une patrouille de police. Emile s'illumina en reconnaissant le plus âgé des pandores. Arborant une belle moustache poivre et sel, sa figure empreinte de bonhomie le rendait sympathique à première vue, sans être contredite par son caractère. Son chapeau de feutre gris dissimulait, il le savait, une calvitie naissante. À ses côtés, tout en os, se tenait Lantier, dont le visage sec contrastait avec la voix douce et posée. Il dominait son supérieur d'une bonne tête et Emile avait longtemps été intimidé en sa présence.

« Monsieur Pierre ! » s'exclama l'adolescent.

« Si ce n'est pas le petit Emile. Il en faut bien un comme lui pour sortir par ce temps. Ne devrais-tu pas être au travail ? » La voix de Pierre Delhomme était légèrement enrouée mais toujours chaleureuse.

« J'y allais, monsieur. »

« Les rues ne sont pas toujours sûres, fais attention. » Emile se vexa visiblement à ces mots, ce qui fit sourire les deux autres policiers.

« Mais nous y travaillons, et d'ailleurs nous devrions y aller », ajouta l'un d'entre eux.

« Y a un macchab' dans le port ? » demanda le garçon avec un sourire de connivence. Delhomme haussa les épaules et fit mine de reprendre sa route. « Peut-être, peut-être. Ce n'est pas de ton âge. Ou ça l'est trop. Tu passeras le bonjour à ma sœur, petit. »

« Et à Auguste aussi ? » lança le jeune sans réellement attendre de réponse. Alors que les

inspecteurs disparaissaient, Lantier lui murmura la promesse de le tenir au courant. Le brouillard avala bien vite les uniformes, rendant le garçon à sa solitude. Il songea à l'atelier et se mit à courir sous les arcades qui bordaient les rues.

Emile réalisa trop tard qu'une ombre venait de surgir sur trajectoire et se sentit retenu d'une poigne ferme juste avant l'inévitable choc. Encore haletant, il bafouilla un début d'excuse et leva les yeux. Le spectacle le laissa muet de stupeur. L'inconnue vêtue de noir le toisait, un léger sourire aux lèvres. Elle relâcha doucement ses bras qu'elle avait saisi avec une vigueur étonnante.

« Pardon Madame. Mademoiselle ? » bafouilla le garçon d'une traite. Le sourire de la jeune femme s'accrut en le voyant virer à l'écarlate.

« Mademoiselle. Cela conviendra très bien. »

Comme pris dans une bulle de silence qui l'aurait coupé du monde, Emile n'entendait que cette voix et le son caverneux de son propre cœur, relancé par cette rencontre inattendue. Son regard détailla malgré lui les yeux violacés qui le fixaient, sans dureté, mais avec trop d'intensité. De longues mèches luisantes encadraient ce visage lisse, comme volontairement laissées en dehors d'une coiffure trop sage. Il s'attarda sur les vêtements de la dame. Sa robe ressemblait à ce qu'il s'était imaginé, sa forme épurée rehaussée de filets de soie noire, sans motif discernable. Une sensation d'étrangeté jaillissait de l'ensemble qui suscitait la fascination. Il réalisa alors qu'elle tenait encore sa main dans la sienne ; le contact de ce gant n'était pas pour lui déplaire et pourtant quelque instinct le poussa à la retirer vivement. Emile regretta aussitôt ce geste impulsif, en voyant une ombre parcourir le visage de l'inconnue. Sa maladresse devait être rattrapée.

« Je m'appelle Emile, mademoiselle. Vous... il ne fait pas trop froid, avec votre tenue ? » lança-t-il avec hésitation. L'improvisation n'était pas son point fort, constata-t-il avec désarroi.

« C'est mademoiselle Diane. Et toi ? Tu ne devrais pas être ailleurs à cette heure ? Par ce temps ? »

« Ho oui, mademoiselle Diane. Mais j'aime bien. Je veux dire cette journée. La ville est spéciale aujourd'hui, vous ne trouvez pas ? » Il reprit son souffle un instant avant de poursuivre, sans attendre de réaction de la dame. « C'est comme si... les endroits qu'on connaît devenaient différents. On se croirait ailleurs. Pas comme un voyage, mais ailleurs. Et on fait des rencontres imprévues. »

« Et ferais-je partie de ta journée particulière ? »

« Vous en faites partie, fit-il tout sourire, je pensais justement à vous. »

« Ha tu me connais donc. Pourtant je n'en ai pas l'impression. » Au grand soulagement d'Émile, sa franchise semblait la divertir et non l'effaroucher. « Après tout je... »

« Je sais que vous n'êtes pas d'ici. Mais je ne le suis pas vraiment non plus, pas encore. D'ailleurs dans ce brouillard, on se sent tous étrangers. »

Il pouvait sentir une pointe d'envie chez cette femme étrange, sans doute suscitée par son audace d'adolescent, parfaitement non raisonnable. Son esprit s'emballa, il se vit déambulant le long des quais décrivant à l'inconnue ce qui les entourait, lieux et navires accompagnés de leur histoire ou du moins ce qu'il en avait retenu. Elle le suivait sans mot dire mais son attention était palpable et cette compagnie lui suffisait. Le temps n'avait plus de durée définie, filant à tout allure ou s'attardant sur ces instants irréels. Le bruit de leur pas se répétait, filant à travers la brume à la manière des ondes parcourant un liquide. Emile sentit confusément qu'il s'égarait et se força à trouver une prise. Il la trouva en dévisageant la femme. Ce furent les iris violets qui le percèrent à jour. Un sourire énigmatique ornait les traits de la Dame Noire.

« Emile. Reste ici. »

« Ha ! Oui, mademoiselle ! Je pensais à quelque chose, c'est tout. Ce n'est pas important. » Ses propres envies le dépassaient, abandonnant l'adolescent à ses contradictions. L'inconnue avait une présence qui sortait de l'ordinaire, accentuée par cette brume qui les coupait des autres.

« Comment me connais-tu ? »

« Je vous ai vu mademoiselle. Depuis... »

« Je dois réellement avoir l'air d'une étrangère, n'est-ce pas ? »

« Non ! » s'écria le garçon un peu trop vivement. « Enfin si mais pas de mauvaise manière, vous voyez ? Vous êtes trop... vous ne collez pas avec le cadre. Comme si vous étiez plus proche d'un jour comme celui-là. Le brouillard, le mystère. » conclut-il en souriant.

« Est-ce que ça te fait peur ? » demanda-t-elle d'un air impénétrable.

« Si j'avais peur, je ne resterais pas ici, vous savez. »

« Tout le monde ne réagit pas de manière semblable. » fit-elle en appuyant le dernier mot. Emile eut un bref frisson. Sa nervosité n'était plus un mystère, bien entendu, mais il n'arrivait pas à en percevoir la cause ; l'idée que ce soit de la timidité lui répugnait. Que pensait-elle de lui en cet instant, voulait-elle jouer avec ce gamin arrogant mais fragile ? Il songea qu'il avait essayé d'établir le contact avec la mauvaise personne. L'effet de surprise passé il se retrouvait à nu, sans avoir la moindre idée de la manière de poursuivre ou clore cette rencontre. Les doigts gainés de soie noire s'agitèrent devant-lui pour capter son regard.

« Emile. » Il inspira profondément. « Tu devrais dire à quoi tu songes, le comprends-tu ? Si tu gardes le silence, alors tu laisses les autres le deviner ou le décider en ta place. Et il finiront par te dicter tes intentions, tes attentes. »

Il observa les alentours. La brume formait une gangue épaisse et mouvante dans laquelle il ne découvrait plus le monde extérieur. Il frôla brièvement la pierre de l'arche contre laquelle il se tenait, se sentit rassuré par ce contact froid et rugueux, familier. Emile sursauta en sentant le gant lui frôler le dos de la main.

« Alors de quoi as-tu envie ? » Une sorte d'alarme retentit dans l'esprit du garçon, terriblement tenté par cet appel. Il lui offrit ses paumes, doigts écartés, et bientôt la vit y apposer les siennes, entrecroiser leurs phalanges. Les gants couleur anthracite étaient si fins qu'il pouvait sentir la chaleur en émaner. L'air lui parut brusquement plus froid, tandis que l'éclat de la brume prenait une allure menaçante. Les mains de la dame étaient réconfortantes pourtant Emile sut qu'il ne pourrait pas s'en dégager si elle ne le souhaitait pas. Sa nervosité se mua rapidement en panique et il lui jeta un regard suppliant. Les traits de l'inconnue s'étaient fermés, sourds à cette supplique silencieuse. Le garçon allait crier quand elle le libéra doucement. À l'instant où il se frictionna les bras, le monde qu'il connaissait refit surface. Il s'appuya contre un mur et fixa le sol d'un air hébété.

« Alors ? » Elle prit son temps avant de poursuivre. « Tu es honnête. Je dirais même courageux, ou inconscient. Mais n'oublie pas que quand on souhaite quelque chose, il faut en supporter toutes les conséquences. Surtout quand on l'obtient. »

Elle lui ébouriffa les cheveux, avant de reprendre d'un ton plus maternel. « Je te dis adieu, Emile. Ce fut un plaisir, mais hélas, je dois te souhaiter de ne plus faire ma rencontre. »

-

« Hey, bouge-toi de là ! » La voix du commerçant irrité le tira de sa torpeur. La rue bruissait à présent d'activité et la brume ne se devinait qu'à la teinte plus pâle des hauteurs. Emile fit

maladroïtement quelques pas en titubant, incapable de garder l'équilibre. Il sentit qu'on posait une main sur son épaule, suivi d'un « tout va bien mon garçon ? » Il hocha la tête sans prendre le temps de regarder qui s'inquiétait de son sort, tandis qu'il tentait de se raccrocher à l'instant présent. Parvenu au bout de la rue, il eut l'impression d'être définitivement revenu à la réalité. Son cœur battait encore suffisamment fort pour qu'il l'entende. Il se frictionna vigoureusement pour réchauffer ses membres transis de froid, tout en rassemblant ses pensées. Emile avait eu peur, mais en cet instant, il n'arrivait plus à s'en rappeler la raison exacte. C'était une sensation de perte de contrôle, comme le sol s'effritant sous vos pieds tandis que l'on gravit une pente. Quelque chose s'était produit, ou avait failli se produire, et tout son être s'était révolté.

Il se précipita à l'atelier et accueillit les remontrances avec tranquillité, pressé de s'abrutir de travail pour chasser ces souvenirs cuisants. Et il parvint à se rassurer à force d'occupation. Ce n'est qu'une fois plongé dans la pénombre de sa chambre que la Dame Noire revint le hanter. Pourtant, par un de ces caprices d'une âme adolescente, il avait digéré cette rencontre, mais surtout avait pris une décision : lui la reverrait, quoi qu'elle puisse en penser.

C H A P I T R E I I

Pierre Delhomme connaissait ce vieil entrepôt en bord de mer. Sa silhouette gauche émergeait à peine de la brume quand ils étaient arrivés sur la grève, mais il se dressait à présent, révélant sa toiture déformée et ses murs sales. La porte principale béait comme une gorge noire. Un homme revêtu d'une gabardine verdâtre attendait, assis non loin de l'entrée, une lampe-tempête posée à ses pieds. L'inspecteur s'adressa doucement à Lantier tandis qu'ils approchaient.

« Qui est-ce, déjà ? »

« Un employé du port, service d'ordre ou gardiennage, je crois. »

En les apercevant, le gardien alluma sa lampe et une lueur jaunâtre fusa, unique touche de couleur dans la blancheur environnante. Il avait un profil d'aigle et arborait un sourire un peu forcé. Pierre le salua d'un rapide geste de la tête.

« C'est vous qui nous avez fait venir ? Monsieur ? »

« Maurice Mazelet, monsieur. C'est moi qui vous ait fait mander, oui. »

« Montrez-nous ça. »

Le garde les précéda dans la gorge sombre qui s'éclaira au passage de la lampe. L'odeur envahissante de la mer leur sauta au visage. Pierre Delhomme l'accueillit avec surprise, tant l'air froid qui régnait au dehors avait figé les senteurs. Mais elle donnait l'impression de s'être tapie ici, attendant des visiteurs pour se dévoiler brusquement. Attentif, il guetta l'arrivée d'autres odeurs mais ne perçut que du goudron et non celle qu'il redoutait.

« Venez, ils sont plus loin dans l'entrepôt. »

« Ils sont ? Vous me confirmez donc qu'il y en a plusieurs ? »

Pierre n'obtint qu'un hochement de tête en guise de réponse. Ce Mazelet ne semblait pas du genre causant. Il nota par ailleurs qu'il ne présentait aucun signe particulier de nervosité, mais plutôt de la contrariété. Ce détail le rendit presque antipathique à ses yeux. Quel que soit le spectacle qui se

trouvait au fond de cet entrepôt, y réagir ainsi lui semblait anormal.

Il tourna son attention vers l'édifice en question pendant qu'ils s'enfonçaient lentement dans ses entrailles. Le bâtiment devait être à l'abandon depuis une décade, peut-être davantage. Le toit avait visiblement souffert et s'affaissait notablement par endroits. Delhomme se demanda pour quelle raison les cadavres avaient été découverts. Qu'on les abandonne discrètement n'avait rien d'étonnant, mais personne n'était supposé inspecter pareil endroit.

La lampe dévoilait peu à peu l'espace encombré qui se trouvait au delà de la porte principale. Des restes de cordages, de voiles et un amas de matériel trop vétuste pour présenter un réel intérêt débordaient des caisses ou gisaient en tas à l'agencement douteux. Il inspecta le sol, qui s'avéra moins périlleux qu'il ne le craignait. Des traces se devinaient dans la poussière mais il semblait trop tard pour les préserver. Le guide venait de s'arrêter devant un espace sombre et qui s'achevait par un portail donnant sur la grève. C'est alors qu'il les vit. Deux corps allongés dans un espace dégagé sur l'un des côtés de l'entrepôt. L'inspecteur inspira un grand coup et s'approcha du cadavre le plus proche. La lueur jaunâtre de la flamme se reflétait vivement sur la chair pâle, presque cireuse. Doucement, il poussa l'épaule de l'homme afin de l'observer et sursauta en découvrant son visage convulsé, figé dans une grimace ou un cri silencieux.

« Pas mal, hein ? » ricana le garde. « Le gusse qui les a trouvés était tout pâle en venant nous chercher. Je parie qu'il n'a même pas pensé à embarquer quoi que ce soit. »

« De qui parlez-vous ? » maugréa Pierre.

« Un vagabond. Ils se servent de l'endroit pour laisser leurs affaires, parfois. C'est plutôt tranquille vous voyez, et relativement à l'abri de la pluie. »

« Ils sont étrangers, Inspecteur. » observa Lantier. « Enfin je veux dire, probablement des migrants ou des fugitifs venus se réfugier ici. »

« Possible » Le garde eut une quinte de toux. Delhomme attendit patiemment qu'il se calme et reprenne. « Vous savez, il n'y en aurait eu qu'un je pense qu'on aurait pas fait de tapage et on vous l'aurait amené. Mais là, vous comprenez, c'est quand même autre chose... »

« Je comprends et vous avez bien fait. » L'inspecteur scruta les alentours, repéra des sacs de tissu sombre posés contre les caisses ainsi que les restes d'un réchaud improvisé. Jetant un coup d'œil à ses deux collègues, il indiqua le toit. « Et bien ? Trouvez-moi une fenêtre ou n'importe quoi pour amener un peu de lumière ici. Ou alors amenez d'autres lampes. » Ceci dit, il s'empara de celle du gardien qui se laissa faire, visiblement satisfait de ne plus être en charge.

Pierre se pencha vers le second cadavre, nota une expression similaire à celle du premier, puis s'attarda sur l'allure générale du macchabée. Visiblement peu soigné, l'homme ressemblait à la description qu'on venait de lui en faire. Une barbe naissante et des cheveux en pagaille, des vêtements épais mais usés. Il jugea rapidement la silhouette musclée et bien bâtie, peut-être celle d'un ouvrier agricole. À ses yeux, le mort avait dû être parfaitement à même de se défendre.

« Inspecteur ? » De pâles rayons de soleil ajoutaient maintenant un peu de clarté à la pièce, en provenance d'un carré de ciel visiblement dégagé dans la soupente.

« C'est tout ce que nous avons pu trouver. Est-ce qu'il faudra des lampes ? »

« Ce n'est pas nécessaire pour le moment. » Pierre sentit son dos protester quand il se redressa, et réfléchit tout en se massant les reins.

« Lantier, quelle est votre opinion ? »

« Heu... Je n'ai pas vraiment regardé en détail. »

« Je me fiche des détails. Quelle est votre impression première ? »

« Je... Un règlement de compte ? Des canailles ou de pauvres diables qui s'entretuent. Ils sont mal vêtus, visiblement habitués à camper dans ce genre d'endroits. Personne n'a essayé de dissimuler les corps. Je dirais qu'ils se sont certainement enfuis une fois leur forfait accompli. »

« D'accord. » fit Pierre. « Mais même sans trop aller en détail, pourquoi leurs affaires sont-elles ici ? Personne n'aurait voulu les prendre ? Et puis surtout, je n'ai pas encore vu de traces de lutte. »

« Ha pardon, Inspecteur, intervint Michel, mais voyez vous-même. »

Le policier les emmena vers la partie la moins éclairée de la pièce. Un autre sac gisait là, éventré, son contenu répandu à terre dans le plus grand désordre. Un épais barreau de bois trainait non loin, son extrémité visiblement émoussée.

« Quelqu'un a tenté de se défendre, je pense. Visiblement sans grand succès. Je vous parie qu'on retrouvera des traces de coups sur le sol. »

« Excusez-moi » fit Mazelet. « Est-ce qu'il faut chercher d'autres personnes ? »

« Nous nous en occupons. Si vous voulez être utile, prenez des dispositions pour éloigner les curieux. »

Il attendit que le gardien s'éclipse pour s'adresser à ses hommes :

« Bien. Michel, va chercher une équipe pour qu'ils récupèrent les corps. Peut-être aussi un appareil photo mais je doute que nous trouvions quoi que ce soit d'intéressant. »

« On fait la totale ? »

« Nous verrons. Je penche pour le crime de seconde zone, mais... il y a des détails qui me tracassent. Peut-être que le médecin pourra nous en dire davantage. »

« Vous pensez comme moi, monsieur ? Un empoisonnement ? »

Malgré lui, Delhomme frissonna. Le froid, l'humidité, le manque de lumière se liguèrent pour rendre l'instant pénible. Il se sentit accablé par une profonde fatigue. Les victimes, l'affaire en elle-même semblaient n'être qu'une source d'ennui et de temps perdu. Il ressentait une certaine culpabilité à nourrir de telles pensées, comme si ce découragement soudain n'avait rien de justifiable. Pourtant, ces visages grimaçants portaient en eux quelque chose de sinistre. Quelque chose qu'il voulait éviter. L'inspecteur se frotta les yeux et se rappela que Lantier venait de poser une question.

« Un empoisonnement. C'est ce que vous pensez ? »

« Et bien je n'ai pas aperçu de blessure, ni de sang nulle part. Si je puis me permettre, à les regarder, ça n'a pas dû être agréable. »

« Je doute que ce soit jamais agréable. Mais vous avez raison, il faudra que le médecin cherche des traces de poison. Ces malheureux ont peut-être avalé un repas faisandé. La vie regorge de mauvaises surprises. »

Lantier ne répondit pas, les doigts apposés contre la peau glacée de la première victime. En le regardant, Pierre devina que lui aussi portait le poids de cet hiver naissant.

C H A P I T R E III

Avec l'arrivée de la nuit, le ciel se dégaga de sa couverture nuageuse. Un croissant de lune projetait sa lueur argentée sur les façades, et semait quelques éclats dans les flots noirs de l'océan proche. Obsidiane pouvait contempler tout cela et même davantage de son perchoir. Mais loin d'une halte contemplative, il était question pour elle de se livrer à un autre voyage, une filature nocturne en gestation. Son regard parcourait les veines noires de la ville, les ruelles mal éclairées et désertes.

Elle observait l'autre versant. Ces courants sans couleur ni odeur qui serpentaient entre les immeubles, se glissaient par les fenêtres afin de se fondre dans l'air glacial et figé. Ils étaient trop nombreux, et se brouillaient à ses yeux trop éloignés. Obsidiane se laissa couler gracieusement de son poste d'observation et entama une lente déambulation dans les rues. Le pavé résonnait faiblement sous ses pas tandis qu'elle scrutait l'invisible.

Une semaine déjà. À plus d'une reprise elle avait cru tenir une piste, mais ce n'étaient que sensations fugaces, illusions nées d'un esprit rendu impatient par une trop longue attente, aveugle à toute prudence à cause de trop nombreuses déceptions. Comme les jours précédents, elle faisait régulièrement halte au cours de sa marche, saisissant une piste, fouillant dans ses souvenirs puis poursuivait son chemin sans attendre.

Elle ne se dissimulait pas, contrairement à son habitude des premiers temps. La nuit hivernale poussait les gens à regagner vivement l'abri des foyers et les quelques noctambules erraient à sa manière, spectres solitaires marchant dans l'ombre, sans envie de partage ni de rencontre. Sa progression se fit plus incertaine, car elle se sentait tiraillée par une nouvelle envie qui revenait régulièrement à la charge au fil de ses tentatives pour l'enfouir loin de ses pensées. Obsidiane se figea au milieu d'une ruelle courbée et déserte. Les immeubles qui la bordaient la plongeaient dans la plus profonde pénombre ; parfait contraste, l'objet de son attention avait laissé son empreinte, si intense que toute autre avait disparu à ses sens. Obsidiane se précipita d'un pas aérien, laissant comme un sillage d'ombres mouvantes dans sa course.

L'appel de la mort. Silencieux, entêtant, réel quand sa quête initiale restait chimérique. Elle remontait le fil d'une agonie, chaque pas l'amenant plus près de son origine. Les murs blafards, les fenêtres calfeutrées ne l'intéressaient plus. La piste invisible l'amena devant une demeure modeste, dont la porte faiblement entrouverte avait l'aspect d'une sinistre invitation. En franchissant le seuil, elle frissonna, consciente de ne plus pouvoir renoncer. Cela venait par pulsations, signes de la lutte entre un corps meurtri et un esprit qui n'avait pas renoncé, elle le savait. Il n'était plus loin, sans doute au premier étage. Obsidiane referma doucement la porte et se dirigea sans un bruit vers l'escalier situé au fond du hall. Parvenue en haut, elle entendit alors des fragments de conversation. Des paroles brèves, nerveuses, dénonciatrices. Elle songea à se fondre dans les recoins sans lumière et pourtant l'agonie se poursuivait, si proche, inaccessible.

« Et s'il nous a vus ? S'il peut nous reconnaître, hein, tu y as songé ? »

« Il a son compte. »

« Je l'entendais encore gémir, faudrait voir à assurer mon gars. »

« Mais tais-toi ! T'aurais fait quoi ? Dis-le, hein ? Tu vas demander au duc peut-être ? »

« Peut-être bien, ouais. Faudrait sans doute tout lui dire. »

« Pas avant qu'on ait tout arrangé, tu m'entends ? On doit... »

« Je vais voir si c'est fini. On se posera le reste des questions après, d'accord ? »

L'irritation était palpable chez les deux individus, malgré leurs efforts pour garder quelque discrétion. L'un d'entre eux, un nommé Gontrand, se figea, les traits contractés. Il plissa les yeux, fixant la pénombre du hall tandis que son compagnon inspectait la pièce où ils venaient d'abandonner le moribond. Sous le regard inquisiteur d'Obsidiane, Gontrand serrait et desserrait les doigts avec nervosité, conscient d'une présence, chauffé à blanc par cette situation qui lui échappait. Sa main se glissa dans sa veste jusqu'à sentir le contact de son revolver, sans lui apporter de réel réconfort. Un lien invisible se tissait entre le meurtrier et la Dame qui pouvait ressentir la lente descente vers les abysses de sa victime. Obsidiane scrutait le visage grêlé du tueur, lisait dans ses rides et dans les perles de sueur qui zébraient ses traits. C'était l'histoire des angoisses d'une âme coupable. Quel dernier souffle pourrait-il offrir ?

« Sébastien ? »

« Gontrand ? »

« Non le pape, ducon. » fit-il avec brusquerie, écrasant les mots entre ses lèvres serrées.

« Je pense que c'est terminé. »

« T'as vérifié son souffle ? »

« Non... je... »

« Et bien qu'est-ce que t'attends ? Tu veux vraiment nous foutre dans la merde ? T'as qu'à lui donner un dernier coup si tu veux être sûr. »

« T'as sans doute raison. » admit le second intrus.

Un frémissement. Le moribond n'en avait pas fini. Les yeux de Gontrand s'écarquillèrent en devinant la silhouette immobile non loin de lui. Il s'empara vivement de son briquet et fit surgir une brève flamme. Le spectacle lui coupa le souffle et il ne parvint qu'à émettre un son rauque en guise d'avertissement. Son compagnon surgit à son tour dans le hall, et brandit devant lui un tisonnier.

« Bougez pas. Pas un geste, madame... » fit-il d'une voix fausse. Elle sentit l'assurance d'un prédateur prendre le dessus sur sa nervosité. Leur présence lui parut soudain insupportable. Obsidiane fit un pas, puis un autre dans leur direction, sans manifester la moindre inquiétude.

« Mais putain, vous comprenez pas ce qu'on vous dit ou quoi ! » Imperturbable, elle s'approcha, emmenant les ombres avec elle. Sébastien lui assena un violent coup de son arme improvisée et se crut face à un mur. La tige lui sauta des mains, désormais prises de frissons.

« Mais nom de dieu... » siffla Gontrand en dégainant son revolver. « N'approchez plus. Reculez. Reculez vite ! »

« Vous n'êtes pas ici chez vous. » Ce n'était pas une constatation mais un avertissement. Elle pouvait sentir le conflit naître dans l'esprit de cet homme qui se sentait puissant et pourtant si menacé. Sébastien gémissait doucement en se frottant le poignet, comme incapable de comprendre ce qui venait de lui arriver.

« Je vous avais prévenue. »

Un claquement puissant rompit le silence. La flamme du revolver illumina Obsidiane qui vacilla en arrière. Gontrand ne desserra pas les mâchoires et fit feu à deux autres reprises dans sa direction. Elle sentit comme de vives et brèves brûlures qui se dissipèrent aussi vite qu'elles étaient survenues. L'irritation qu'elle ressentait se mua en colère froide. Le visage de son agresseur vira au gris en la voyant se redresser, forme noire où deux prunelles violettes flamboyaient de rage. La maison s'emplit d'une sensation sinistre et quelque chose bascula dans son esprit paniqué. L'inquiétude d'être surpris, la tension accumulée éclatèrent pour laisser place à la terreur pure. Il lâcha une rafale

qui sembla dénuée de tout effet avant de jeter son arme vide, comme si son contact lui répugnait. La Dame Noire se précipita dans sa direction.

Un craquement sonore accompagna la chute des deux hommes au rez-de chaussée. Obsidiane s'immobilisa un court instant, observant les deux silhouettes qui se redressaient à vive allure. La faible sensation de vie dans son dos venait de s'éteindre, nourrissant sa fureur de plus belle. Elle enjamba à son tour la balustrade et atterrit sans un bruit au rez-de chaussée tandis que les deux fuyards franchissaient la porte principale. Sans hésitation, elle s'élança à leur poursuite dans les ruelles glaciales.

Le Grand Duc réajusta sa gabardine, puis ses gants. Il sentait la transpiration inonder ses mains malgré le froid vif qui régnait à l'extérieur. Autour de lui, la lumière nocturne baignant les arbres projetait un entrelacs d'ombres serpentant sur l'herbe rase. Il fouilla le sac posé à ses côtés et en extirpa une lanière de viande qu'il fit tourner entre ses doigts, avant de la lancer sur la pelouse. Sans un bruit, une silhouette fila à travers les airs pour s'en saisir, avant de remonter sur les branches de quelques coups d'ailes. Les yeux du hibou luirent dans l'obscurité alors qu'il scrutait son maître avec toute la patience dont il était coutumier. Ce dernier laissa l'animal à son attente et reporta son attention sur la rue en contrebas. Il lui sembla distinguer deux silhouettes en train de courir. Rapidement, il reconnut Gontrand et Sébastien.

Il ne put retenir un sourire. La situation prenait une tournure intéressante. Dans son dos, la bête hulula de façon sinistre, tandis que les deux fuyards se précipitaient dans sa direction. Quant à ce qui les suivait... il ne pouvait trancher de manière définitive. Une forme sombre, comme une femme vêtue d'une robe trop ample, ou d'un châle de dimensions grotesques. L'excitation monta doucement en lui à mesure que le trio se rapprochait. Cette chose qui poursuivait ses hommes l'attirait. Il sortit son arme de son étui, les yeux rivés sur cette apparition. Sébastien se tourna et tira à plusieurs reprises sur elle. Bien que préparé à une anomalie, le Duc retint son souffle en voyant l'apparition s'immobiliser puis reprendre sa course. Une absence totale de réaction l'aurait moins surpris, mais cette pause, cet instant donnaient à ces balles un caractère dérisoire.

À l'impossible, répondre par l'improbable. Il avait sur lui quelque chose qui n'attendait que pareille occasion. Attentif au moindre geste, il fouilla dans sa poche intérieure, se saisit de l'objet, et l'inséra dans le barillet de son Chamelot-Delvigne. Sébastien et Gontrand gravirent le terre plein et s'écroulèrent quasiment à ses pieds, le souffle court et puant la peur. Ils n'avaient eu pour tout horizon que retrouver le duc et leurs dernières forces les avaient abandonné une fois ce contrat rempli. Le Grand Duc n'avait aucune attention pour eux, et braqua son revolver en direction de la menace.

Obsidiane s'arrêta pour jauger ce troisième homme. Les deux misérables qu'elle venait de terroriser n'avaient qu'une envie, celle d'oublier sa présence, son existence. Mais cet individu évoluait dans un autre monde : il la menaçait lui aussi, mais avec une avidité et une assurance hors de propos. Sans aucun doute, ce personnage tenait les gens tel que Gontrand en son pouvoir, sans avoir à prodiguer d'effort, simplement en étant lui-même. Son visage n'était pas décelable sous son chapeau à large bords. Dans le fouillis d'ombres et de tâches lumineuses qui la recouvraient, sa silhouette présentait un visage particulier à ses sens étendus. Ce qu'elle percevait n'avait aucun sens. Et cette anomalie s'étendait à l'arme qui la tenait en joue.

Leurs deux voix fusèrent simultanément, s'entrechoquant dans l'air nocturne.

« Qui êtes-vous ? »

Elle avait envie de savoir qui se tenait réellement sous ses yeux. Peut-être en était-il de même pour lui mais l'expérience parlait d'elle-même. Il ne pouvait y avoir d'échange. Les tentatives finissaient invariablement comme dans cette demeure. Ces gens usaient de violence puis découvraient à quel point elle était vaine. La robe d'Obsidiane flotta brièvement et les ombres rassemblées dans ses replis purent reprendre leur liberté. Elle se vit sauter d'un bond sur l'impudent et lui arracher ses secrets.

La Dame Noire s'élança. Avec un sifflement strident semblable à celui d'une fusée, un trait d'un bleu intense fendit l'obscurité et la faucha en plein air. Obsidiane toucha l'herbe avec rudesse et roula au bas de la pente. L'espace d'un instant, elle avait saisi la même expression de surprise chez les trois hommes, capturée par le flash intense de l'arme. Le feu dévorait son ventre et ne montrait pas le moindre signe d'apaisement. Pour la première fois, elle se sentit profondément impuissante.

Des voix montaient des alentours, le trio s'enfuyait sous ses yeux impuissants. Elle devait en faire de même. Au prix d'un terrible effort, elle parvint à s'arracher au terre plein, et rampa vers l'obscurité protectrice. Une foule approchait, attirée par le bruit du combat. Avec l'énergie du désespoir, elle rappela les ombres. Il fallait se recouvrir de ténèbres, devenir invisible, se faire oublier. Assommée par cette douleur inédite, elle perdit peu à peu conscience, roulée en boule, loin des regards, loin du danger.

Elle ne sut jamais combien de temps elle erra ainsi, suspendue à cette blessure. Davantage que la douleur, la peur de l'inconnu la paralysait, cet afflux de sensations incontrôlables. Des sons étouffés lui parvenaient, des couleurs, violentes et brèves. Des souvenirs opaques, inaccessible s'entrechoquaient sans logique apparente. Obsidiane ne trouvait aucune image à laquelle se raccrocher, aucune pensée dont se saisir. Alors elle se réfugia encore davantage dans son abri sans lumière.

Une main repoussa vivement ses cheveux. Une voix connue. Entre ses paupières humides elle vit un visage inquiet dans la lueur pâle de l'aube. Ses lèvres s'agitaient mais elle ne parvenait pas à saisir un traître mot. Elle esquissa un geste pour le repousser, sans résultat. On la saisissait et elle ne tenta pas de résister. Tout juste murmura-t-elle un prénom : Émile.

C H A P I T R E I V

Observations sur le cas étrange auquel je me retrouve confronté depuis le 8 décembre.

Le jeune Emile Nerette m'a amené une jeune femme inconsciente au matin. Très surpris par la requête du garçon en proie au plus grand affolement je l'ai installée dans la chambre d'ami au premier. La situation m'a paru très confuse et l'état d'Emile ne m'a guère aidé à y comprendre davantage. Néanmoins, confronté au spectacle de cette femme blessée, au visage exsangue, et au sang dont le garçon s'était recouvert, j'ai décidé de ne pas gaspiller davantage de temps.

C'est en lui prodiguant les premiers soins que le caractère réellement singulier de cette personne m'est apparu rapidement. Des considérations que j'explique plus loin m'ont fait douter un temps de ce que je constatais, mais j'ai finalement décidé de coucher sur le papier tous ces détails.

Quand j'ai pris en charge la victime – comme Emile me l'avait présentée - je ne savais rien sinon

qu'il ne s'agissait probablement pas d'une inconnue. Malgré sa grande taille, importante pour une femme, elle était très légère, et je n'ai pas eu de difficulté à la porter à l'étage. Je craignais qu'elle soit de constitution particulièrement fragile, et sa pâleur était un fort mauvais signe. Je me trompais lourdement, mais comment aurais-je pu m'en douter ?

Le premier choc est survenu quand j'ai ôté ses vêtements afin d'examiner sa blessure. J'ai déjà opéré à de nombreuses reprises des femmes dénudés et n'ai pas nourri à ces occasions de pensées coupables. Le corps, dans un contexte médical, est une affaire très différente de la vie quotidienne. On peut y lire quantité de souffrances hélas, mais aussi fort heureusement, les victoires remportées par la vie et la médecine. Cependant, en découvrant sa peau couverte d'étranges motifs, j'ai ressenti un trouble intense.

J'hésite à écrire cela mais malgré la gravité apparente de son état, je n'ai pu réprimer l'envie de caresser cette chair dénudée. Des arabesques du noir le plus pur couraient le long de ses formes, et produisait peut-être un étrange effet hypnotique sur moi, car j'étais malgré tout conscient de la stupidité de mes actes. Le contact de sa peau a rompu le charme d'une manière ou d'une autre car une impression malsaine m'a subitement envahi. C'est donc dans un état d'esprit fiévreux que je me suis occupé de sa blessure.

Je devrais décrire cette dernière. Son abdomen présentait une plaie fort impressionnante, à l'origine de tout le sang qui détrempait ses vêtements et ceux d'Emile. Mais à l'instant où je l'ai observée, elle montrait le signe d'une cautérisation surprenante. Par sa forme et sa taille j'aurais volontiers conclu qu'il s'agissait une plaie causée par une arme à feu, mais des traces nettes de brûlures la cernaient à la manière d'une couronne, comme si des filaments ardents avaient courus le long de son épiderme depuis l'orifice central. J'ai cherché des traces d'écoulement ou d'inflammation sans en trouver. J'ajoute également qu'une odeur capiteuse avait envahi la pièce dès qu'elle fut dénudée. J'ai songé sur le coup à un parfum quelconque mais il semblait provenir de cette plaie ou du sang qui s'en était écoulé.

En palpant prudemment les alentours j'ai malgré tout senti la présence d'un corps étranger que je me suis chargé d'extraire. C'était une balle présentant un aspect tout aussi étrange, sa surface creusée de sillons à demi calcinés. Ne sachant trop que faire face à cette blessure visiblement stabilisée, je me suis contenté d'y appliquer de l'antiseptique et de la bander. L'état général de la femme m'inquiétait davantage, en particulier la fraîcheur de sa peau et son état anémié. Le froid qui régnait durant la nuit avait probablement joué un rôle positif, en limitant les pertes de sang mais risquait à présent de lui être fatal.

Je l'ai donc laissée sous une épaisse literie et décidé de la veiller.

Je me dois de faire une remarque qui semblera étrange, mais qui dans ce contexte si particulier pourrait prendre un sens que je ne lui trouve pas pour le moment. Une fois la femme confortablement installée, j'ai décidé de confier ses vêtements à Louise dans l'espoir d'en tirer quelque chose. L'étoffe est en réalité assez vieille et usée, alors que j'avais songé immédiatement à une robe de grand prix à son arrivée dans ma demeure. Mais l'état de fièvre et la nervosité d'Emile ont pu facilement altérer mon jugement. En réalité si j'écris c'est bien pour cette raison. Je crains d'être le jouet de la fatigue et ne pas savoir réellement ce qui arrive.

Dès le lendemain de sa venue, j'ai pu m'entretenir avec Emile dans le but de lui faire avouer ce qu'il me cachait. Il m'a dit la connaître sous le nom de Diane et avoir fait sa rencontre au début du mois. Plus important encore, les journaux ont évoqué ce jour-là le meurtre d'un antiquaire au nord de la ville, et ce qui ressemblait à une fusillade à la lisière d'un bosquet proche. Quand j'ai annoncé qu'il fallait contacter la police, le garçon m'a supplié de n'en rien faire. Que l'état de Diane était plus important et que nous pouvions attendre qu'elle soit capable de répondre à d'éventuelles questions.

Je me suis laissé convaincre, sans doute par affection envers le jeune homme. La curiosité que m'inspirait déjà Diane a pesé sur ma décision, je le sais, car j'avais envie d'en apprendre davantage avant de laisser la maréchassée s'en charger.

La suite est des plus étranges. J'ai régulièrement vérifié l'état de Diane et l'évolution de sa blessure s'est révélée remarquable. Les brûlures avaient disparues au bout de deux journées seulement et la plaie principale se résorbait à une allure tout à fait anormale. L'aspect général de Diane s'était lui aussi amélioré, sa température redevenue normale. À présent, elle semble plongée dans un sommeil relativement normal, sans toutefois manifester le premier signe de réveil.

Je n'ai pas pu déterminer la nature exacte des marques noires qui couvrent son corps. Ce ne sont visiblement ni des tatouages, ni le résultat d'un produit répandu sur la peau. Je regrette de ne pas avoir fait de croquis de ces dernières plus tôt car j'ai la singulière impression qu'elles ont évolué durant cette période de convalescence.

Je ne crois pas aux miracles, et si j'ai pu observer quelques cas particuliers ou impressionnants auparavant, rien ne se compare à ce dont je suis témoin depuis une semaine. Je crains d'être victime d'une forme de fatigue nerveuse qui s'aggrave avec le manque de sommeil. Mes pensées sont sans cesse détournées vers Diane malgré mes tentatives pour m'occuper l'esprit et je n'arrive pas à répondre à ces questions que sa présence, son existence, me posent. Il est plus que temps que la situation évolue. Un réveil ou son départ vers l'hospice sont peut-être les seuls moyens de prendre du recul. Je le répète, je ne crois pas aux miracles, ni aux anges ou démons.

*

Auguste Delhomme reposa les feuillets qu'il venait de parcourir en soupirant. La matinée était déjà bien entamée, mais la petite fenêtre de la chambre ne donnait que sur une grisaille déprimante, bien incapable d'apporter autre chose qu'un semblant de lumière à la pièce. Le docteur se frotta les yeux, épuisés par cette semaine de veilles entrecoupées de sommeil agité. Le journal, ou ce qui en tenait lieu, qu'il tenait l'avait soulagé d'une partie de sa nervosité. À présent, il ne restait qu'une profonde lassitude. Sa pipe l'attendait sur la commode mais il se retint ; il ne conviendrait pas que Diane se réveille dans une chambre empestant le tabac froid.

C'est d'une main molle qu'il s'empara de son stylo avant de biffer le mot « ange ». Le résultat n'avait guère de style mais il n'en avait cure. Rédiger de cette manière de brefs compte-rendus était devenu une habitude avec le temps, même s'il ne détenait pas à proprement parler de journal intime. Dans le cas de Diane, ce témoignage prenait une certaine valeur, tant les événements sortaient de l'ordinaire. Une fois de plus, ses pensées dérivèrent vers la jeune femme. Il n'éprouvait pas d'empathie ou de compassion pour elle. Ou tout du moins s'efforçait de ne pas nourrir de tels sentiments, tant l'aura de malaise qu'il éprouvait chez cette étrange victime pesait sur sa conscience. Le souvenir cuisant de la tentation l'avait rendu circonspect vis à vis de ses propres réactions, aussi avait-il décidé de garder un rôle distant, professionnel.

Soudain, Auguste se rendit compte d'une absence. Sa rédaction s'était entièrement déroulé sous la lumière vacillante d'une bougie et le rythme régulier de la respiration de Diane. Mais à présent le silence régnait dans la pièce. Le docteur se retourna vivement et découvrit deux prunelles qui le fixaient intensément, presque luminescentes dans la pénombre. Il se leva avec difficulté de sa chaise pour mieux constater ce qui se passait. Diane le dévisageait en silence, la couverture rabattue contre son visage. Ses yeux irradiaient de méfiance. Tendus, Auguste s'approcha lentement et lui parla d'une voix douce.

« Est-ce que vous m'entendez ? » Elle approuva d'un mouvement de tête.

« Bien, vous me comprenez alors. Comment-vous nommez-vous ? »

Elle hésita un instant, balayant la pièce du regard. La chambre d'ami distillait une atmosphère paisible malgré le manque de lumière ; Auguste avait veillé à ce qu'elle soit correctement chauffée et aérée. Ironiquement, c'était Diane elle-même qui tranchait le plus avec l'atmosphère de l'endroit qui lui était destiné.

« Diane... » répondit-elle enfin d'une voix traînante.

« Bien. Diane, je m'appelle Auguste Delhomme et je suis médecin. C'est moi qui m'occupe de vous depuis votre accident, vous comprenez ? » Nouveau hochement de tête. Il agita le doigt devant les prunelles violacées.

« Que faites-vous ? »

« Je vérifie que tout va bien, mademoiselle. Est-ce que vous parvenez à bouger tous vos membres ? Pas de sensation étrange ? »

La couverture remua faiblement. Visiblement décontenancée, Diane obtempérait sans question.

« Tout va bien, je crois... Où sommes nous ? »

« Vous vous trouvez dans mon appartement. Emile vous a amenée ici et vous étiez inconsciente. Il a dit que vous le connaissiez et j'aurais tendance à le croire. Il s'est écoulé une semaine depuis votre... accident. » expliqua le docteur. Le regard de Diane avait perdu de son intensité et elle donnait l'impression de regarder dans le vague, comme si les questions affluaient après tout ce temps perdu. « Est-ce que vous vous rappelez de cet accident, mademoiselle ? »

« L'accident. » Son visage se ferma. Auguste la trouvait belle dans son sommeil, mais cette beauté s'accordait naturellement à ses traits soucieux, constata-t-il avec une pointe d'amertume. Quelle que puisse être l'origine de l'aura sinistre qui entourait la jeune femme, elle en avait conscience. Elle ne le regardait plus, entièrement accaparée par ses souvenirs, jusqu'à ce qu'il intervienne.

« Avez-vous un endroit où aller ? Quelqu'un à prévenir ? » Elle secoua la tête, cligna des yeux et lui demanda doucement :

« Pouvez-vous me laisser seule quelques instants, j'ai besoin de... »

« Je comprends. Je vais vous chercher de quoi reprendre des forces. »

Auguste ferma la porte avec douceur et laissa Diane à ses mystères.

Il croisa Louise en arrivant dans la cuisine. Les cheveux de sa sœur étaient plus clairs que les siens et tiraient vers le châtain clair. Pour le reste elle partageait quelques traits avec son frère sans que la ressemblance ne soit vraiment frappante. Après ces quelques jours, son allure pimpante contrastait avec celle du docteur épuisé.

Elle avait fait preuve d'une patience infinie durant cette semaine, comme à d'autres occasions, et il ne trouvait jamais vraiment les mots pour la remercier. Alors qu'il mettait à chauffer un peu de bouillon, elle s'installa à table et se prépara une tartine.

« Tu as l'air étrange, ce matin. », commença-t-elle. « Laisse-moi deviner... ne me dis pas que ton petit oiseau s'est enfin réveillé. » Il s'était ouvert à elle au sujet de ses inquiétudes mais le regrettait déjà. Elle ne cessait depuis de moquer gentiment son obsession.

« Louise... On ne peut rien te cacher. » admit-il en souriant.

« Mais tu m'as l'air déçu. Elle n'est pas comme tu l'imaginais ? Ou peut-être lui as-tu déplû ? »

« Je ne m'imaginais rien. Tout ce que je sais d'elle, je le tiens d'Emile et il n'a rien pu me dire de cohérent. »

« Un garçon qui traîne avec des jeunes femmes inconnues. C'est très romanesque, ne trouve-tu pas ? La Dame en Noir dans le brouillard. »

« Très romanesque, oui. Ou imprudent. »

« Elle fait davantage ton âge. En tout cas c'est elle qui s'est attiré les problèmes. Que comptes-tu faire maintenant ? »

Auguste versa avec précaution le liquide brûlant dans un bol, et émietta un peu de pain à sa surface.

« Je ne sais pas. La garder en observation encore quelque jours, je suppose. »

« Tu n'as pas une famille à prévenir ? »

« Je n'en ai pas l'impression. »

« Ne mets pas ton oiseau en cage. Ce n'est pas une bonne idée. » Peut-être était-ce la fatigue ou la nervosité mais Auguste perdait patience. .

« Je ne mets personne en cage » fit-il avec un soupir. « Mais en tant que médecin je ne laisse pas partir des gens dans sa condition. Surtout quand je ne sais pas qui prévenir pour s'en occuper. »

« Tu t'énerves toujours quand je touche juste. » se contenta-t-elle de remarquer. « Je sais que tu n'en as pas envie mais je devrais en parler à Pierre. »

« Pour lui dire que j'ai caché cette personne pendant une semaine ? »

« Tu ne grandiras jamais. » Louise essuya les miettes qui s'étaient répandues sur la table. « Quand tu n'as pas de soucis, tu parviens toujours à t'en créer. Sans répondre, Auguste se leva avec son bouillon et se dirigea vers l'escalier.

Souhaitait-il, même inconsciemment garder son oiseau en cage ? Avec l'hiver les malades allaient affluer, pneumonies, engelures, chutes. Diane représentait une présence à la fois fascinante et inquiétante, capable de le tirer d'une routine décourageante. Mais bien loin de le détendre, cette préoccupation soudaine l'épuisait, il devait le reconnaître. Louise n'avait pas son pareil pour ne pas montrer sa déception. Peut-être s'imaginait-elle réellement quelque issue romantique, songea-t-il en poussant doucement la porte de l'épaule. Après tout, elle ne souhaitait sans doute pas s'encombrer bien longtemps d'un petit frère maussade.

Il surprit Diane, l'air abattue, les mains crispées sur sa couverture. Pris d'inquiétude, il laissa le bouillon sur la commode et se précipita à son chevet. Comme il vit des larmes naître dans son regard fiévreux, il lui tendit son mouchoir.

« Que se passe-t-il ? Vous avez mal ? »

« J'ai été stupide. » hoqueta-t-elle. Au lieu de s'essuyer, elle serra le morceau d'étoffe dans son poing, avant de le dévisager. « Je vous ai causé des ennuis. Et surtout pourquoi Émile ? Tout ça est de ma faute ! »

« Allons, ne vous mettez pas dans des états pareils. » tenta de la rassurer Auguste. « Je ne fais que mon métier. Et si j'ai bien compris c'est une sacrée chance qu'Émile vous ait trouvée. Vous êtes vivante et presque rétablie, tout va bien. »

« Non ! » Malgré les sanglots, son ton glaça le docteur. « Vous ne pouvez pas comprendre. Je me

suis crue forte, comme une imbécile. Et j'ai appelé le garçon quand la situation a dérapé. »

« Ce n'est pas ce qu'il m'a dit. »

« Parce qu'il n'en a pas eu conscience », répliqua-t-elle comme si cela était naturel. « J'ai eu peur. Je n'ai pas l'habitude... »

Auguste prit sa main dans les siennes et resta silencieux, ne sachant que dire. Il sentit qu'il était préférable de la laisser parler.

« J'ai perdu beaucoup de temps », fit Diane d'un ton soudainement plus inquiet. « Je peux encore tout réparer, mais il faut faire vite. Je dois partir maintenant. »

« Je ne vous le conseille pas » Auguste semblait désabusé. « Enfin, c'est ce que je devrais vous dire je suppose, mais votre guérison est... spéciale je l'avoue. » Il hésita en voyant les yeux violacés le foudroyer, et dut reprendre sa respiration avant de poursuivre. « Je pense sincèrement qu'il est trop tôt, mademoiselle. Vous ne savez même pas où vous rendre ! Pourquoi cet empressement ? »

« Parce que je dois retrouver quelqu'un. » À son ton, il réalisa qu'il s'agissait d'une confidence. « Je dois retrouver ma sœur au plus vite. »

« Je croyais que vous n'aviez personne à contacter. »

« Je ne sais pas où elle se trouve. » Auguste sentit la main de Diane se crispier à nouveau.

« D'accord. Mais vous pouvez la chercher quand vous serez guérie. Je peux même vous aider si nécessaire », ajouta-t-il comme par réflexe.

« Non je dois la retrouver au plus vite, je vous l'ai dit. »

« Pourquoi ? »

À nouveau ce regard perçant. Auguste eut une sensation étrange, comme si entendre tout cela tissait un lien dont il ne pouvait que ressentir le prix. Il réalisa brusquement qu'il se sentait excité par cette situation. L'amure d'impassibilité qu'il n'avait eu de cesse de se forger durant la semaine avait volé en éclat, pour le meilleur comme pour le pire.

« Parce que ma sœur est dangereuse. »

« Dangereuse. » répéta-t-il.

« Dangereuse pour les autres et pour elle-même. »

C H A P I T R E V

L'air froid semblait un excellent moyen pour s'aérer l'esprit, mais Jacques n'y trouvait aucun réconfort. Pis, le brouillard en se retirant, n'avait laissé qu'un ciel morne et blanchâtre, des rues grises et inhospitalières. Lesté de son imposant sac empli d'affaires rassemblées à la hâte, il devait prendre garde aux fines plaques verglacées qui se nichaient dans les coins ombragés. Sa colère ne diminuait pas, bien au contraire, elle ne faisait que se modifier subtilement, prenant tour à tour pour cible ce patron imbécile, sa famille et lui-même. Vêtu d'un manteau trop élimé à son goût, il marchait d'un pas rapide et raide afin de mettre le plus d'espace entre lui et le lieu de ses derniers exploits. Prendre une voiture pour quitter la ville aurait pu être une bonne idée, mais la saison n'avait rien de propice.

Le jeune homme s'arrêta devant un estaminet. Le Bateau Ivre était ramassé sur lui-même, mais la seule vue de la lumière chaleureuse qui filtrait de l'intérieur offrait une tentation simple et puissante

pour quiconque se tenait au dehors par cette journée. Son reflet apparut furtivement dans la vitre. Il n'avait pas fière allure, avec son manteau trop grand pour lui, son vieux sac et ses cheveux désordonnés. Cependant il avait de l'argent. Son dernier employeur avait préféré réglé ses gages pour le mois plutôt que de courir le risque de le voir revenir. Jacques sentit l'énervement l'envahir à nouveau. C'est d'un pas décidé qu'il entra dans l'établissement.

L'atmosphère chaude et légèrement enfumée de la salle tenait bel et bien ses promesses et Jacques put s'asseoir avec un soupir de satisfaction. Il passa commande et se retrouva et fixer la surface de zinc poli. Profitant de l'occasion, il redonna un semblant d'ordre à ses cheveux mi longs. Un petit hématome couvrait sa lèvre supérieure ; tout compte fait il s'en était tiré à bon compte cette fois-ci. Une grosse frayeur pour l'idiot et quelques sous d'avance pour lui. C'était la répétition de la scène qui prenait un sens navrant.

Une jeune femme posa rapidement son verre devant lui avec un sourire, qu'il parvint à lui rendre mollement. La bière n'était pas mauvaise, constata Jacques après sa première gorgée, mais ne serait sans doute pas suffisante dans ces circonstances. Comme libérée du gel, sa mauvaise conscience refaisait surface et l'assailait de plus belle, ranimant dans son sillage des souvenirs blessants.

« Tu n'es qu'un sauvageon » Cri d'une mère exaspérée par la dernière saillie de son fils. Sans doute était-ce vers ce temps là qu'il avait pris conscience de la manière dont les gens le percevaient. Cependant c'était les paroles de monsieur Mardet qui revenait le hanter avec la plus grande régularité. Le jeune Jacques Rivière venait de corriger un camarade pour un prétexte futile et le professeur l'avait gardé auprès de lui après la fin des cours. Il s'était mis à lire à haute voix un billet à destination de ses parents.

« Jacques a toujours tendance à s'emporter pour des motifs anodins et sans faire preuve de discernement. Il ne brutalise pas pour le plaisir, mais ne supporte rien qui à ses yeux soit injuste ou marque d'irrespect. Si cet enfant ne parvient pas à dominer ses instinct et soumettre à davantage de discipline, il ne s'attirera que du malheur. Mais son égoïsme semble l'avoir empêché de faire ce constat de lui-même. »

Jacques aurait voulu crier qu'il ne comprenait rien. Depuis lors, le jeune homme s'imaginait revenir un jour voir son ancien maître et lui montrer ses torts. L'occasion n'était cependant jamais venue et aujourd'hui encore, il ne pouvait que ruminer son incapacité à se soustraire à ce destin dans lequel on l'avait enfermé.

Son patron se faisait plaisir en marquant la distance qui le séparait d'un simple larbin comme lui. Une fois encore son tempérament explosif avait eu le dessus, comme on le lui avait prédit. Et bien sûr, il n'avait pas l'instruction ou l'imagination nécessaire pour envisager de se mettre à son propre compte.

Quand la serveuse revint récupérer son verre, il en profita pour la détailler. Ce devait certainement être la fille du propriétaire. Elle avait simplement la beauté de son âge et ne lui accordait qu'une attention prudente. Les femmes posaient un autre genre de problème à Jacques ; il n'était pas difficile de comprendre que c'était son côté sombre et colérique, sa violence contenue qui les attirait à lui. Mais il ne voulait pas se conformer à cette image détestable, là où d'autre s'y seraient complus. Elle ne restait donc guère de temps avec lui et il en était arrivé à les considérer comme une autre source d'injustice.

Sous l'effet de l'alcool et de la chaleur, la colère avait fait place nette pour la mélancolie, une situation préférable à ses yeux, car moins dangereuse. Un éclat de rire interrompit ses réflexions déprimantes. À l'autre extrémité de la salle, une groupe de jeunes gens coiffés de falouches

estudiantines s'amusait. Il ne les avait pas vus entrer, ni remarqués jusqu'à lors mais il ne parvenait plus à les ignorer. Ces jeunes garçons n'avaient même pas son âge et il ressentit une pointe d'envie à les voir ainsi passer du bon temps. Cependant leur attitude était étrange, toute entière accaparée par une autre personne.

En réalité, ils s'entretenaient et riaient en compagnie d'une jeune fille à l'allure frappante. Sa robe était d'un rouge grenat parfaitement provoquant, repris par les rubans qui ornaient sa chevelure blonde. Il y distingua quelques anglaises qui remuaient sur ses épaules à chacun de ses gestes. Elle n'avait rien d'une étudiante ou même d'une femme de leur condition, et n'était visiblement à sa place dans le Bateau Ivre. Sa tenue n'avait rien de réellement impudique en elle-même, tout tenait à sa gestuelle si particulière.

« Vous regardez la fille en rouge ? » La serveuse venait de revenir et s'était accoudée près de lui, d'une façon suffisamment possessive pour le faire sourire.

« Oui, je crois. » balbutia-t-il, gêné d'être mis à jour. « Elle n'est pas à sa place »

« Entre nous... » murmura-t-elle en se rapprochant de Jacques. « C'est la troisième fois que je la vois ici, et toujours avec des garçons. Pas toujours les mêmes d'ailleurs ? »

« C'est une fille de joie ? » demanda-t-il à voix basse. « J'ai l'impression qu'elle chauffe ces jeunes gens. Ce n'est pas le genre de la maison, je suppose ? »

« Ho non ! » fit-il d'un air faussement offusqué. « Mais regardez-la mieux. Elle a un teint de rose et semble si fraîche ! Je ne lui trouve pas l'allure d'une fille des rues. »

Comme Jacques prenait un air dubitatif, elle précisa : « Je ne la vois pas en prostituée, vraiment. »

« Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? »

« Soit elle est bonne comédienne, soit elle s'amuse vraiment. Et ce qu'elle cherche, ce n'est pas à leur soutirer leur argent, plutôt autre chose... »

« Et vous pensez que c'est juste pour jouer ? Pourquoi ici ? » La serveuse soupira et leva les yeux au ciel.

« Pour moi, c'est une petite fille à papa qui vient s'offrir quelques frissons en dehors de la maison. »

« Alors son père ne sait pas tenir sa fille » Jacques sentait une pointe de jalousie féminine chez son interlocutrice. « Ou peut-être qu'il la fait surveiller, à cet instant-même. À moins qu'il ne soit trop tard. » ajouta-t-il d'un ton qui amusa le jeune femme, avant qu'elle ne réplique avec malice :

« Et bien croyez-moi si vous voulez, mais ils n'en ont pas encore profité »

« Ha, vous pensez ? » À cet instant, il du admettre que lui aussi enviait cette bande d'étudiants en si charmante compagnie.

« Ça se voit à leur mines ! Je parie qu'elle agite ses dentelles et leur fait miroiter un trésor dont ils ne verront jamais la couleur. »

« Marianne, viens donc nous aider au lieu de papillonner ! » rugit la voix du barman. La serveuse se redressa avec précipitation et laissa Jacques sur un dernier clin d'œil appuyé.

« Et bien, je suppose que je n'ai pas à vous demander votre nom. » observa-t-il. Rendu à sa solitude, il décida de s'installer plus confortablement dans l'une des chaises. Son corps enfin complètement réchauffé, il n'aspirait plus qu'à un repos réparateur, avant la soirée. La question d'un

logement pour la nuit restait en suspens, une chambre le condamnant à entamer bien trop tôt son pécule. Le brouhaha en provenance des étudiants et de leur flamboyante muse s'était éteint sans qu'il ne le remarque. Les yeux mi-clos il contemplait le plafond enfumé de la salle. Mais peu à peu, une sensation désagréable le tira de son assoupissement. Jacques en chercha la cause et découvrit la fille le dévisager en silence, sa robe éclaboussant une table à la manière d'une flaque de sang.

Il l'observa du coin de l'œil mais ne parvint qu'à ressentir un malaise plus important. Avait-elle pu saisir des bribes de leur conversation ? Un rapide tour d'horizon mit fin à son espoir de ne pas être le réel centre de son attention. Dans d'autres circonstances, l'affaire ne lui aurait certainement pas déplût, mais l'intérêt que pouvait lui porter cette irresponsable était des plus douteux. Jacques ne parvint pas à s'armer de patience et comme elle ne semblait pas vouloir le rendre à sa tranquillité, il s'empara rageusement de ses affaires et quitta le confort du Bateau Ivre non sans lancer à l'importune un regard qui en disait long

Il ne s'attendait certes pas à bon accueil de la part de l'air hivernal, mais le choc de la sortie se révéla pire encore. Une bise légère et glaciale l'obligea à resserrer en hâte les pans de son manteau et il plongea avidement les mains dans ses poches. La ville était déjà prise dans la pénombre de l'après-midi, suspendue à l'allumage prochain des réverbères.

Le froid mordit à pleines dents dans ce qui lui restait de bonne humeur, dissipant sans ambages la torpeur qu'il espérait de ses vœux. Jacques se retrouvait à son point de départ, sans toit ni travail, intimidé par une simple minette. Il accéléra le pas, sans but précis, poussé par la nécessité de bouger. Alors qu'il arrivait à un croisement, les lampes à arc suspendues au dessus de la chaussée s'animent en grésillant, donnant naissance à autant de poches de lumière crue. L'une d'entre-elle rendit ses couleurs à une silhouette, dont le rouge vif tranchait dans cet éclat blanchâtre. À cette vue, Jacques se figea, incapable d'admettre qu'elle pût le précéder ici, quand il avait quitté le café à vive allure.

La fille se dirigea vers lui d'un pas léger. La lumière, à contre-jour, auréolait sa chevelure de reflets laiteux, électriques. Maintenant qu'il pouvait l'observer de plus près, le jeune homme lui trouva un charme frappant, une apparence presque enfantine dans ses traits, démentie par sa silhouette et ses manières. Malgré tout, son insistance anormale, son regard perçant, et cette tenue si légère qu'il en avait froid pour elle, le mirent sur la défensive.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » aboya-t-il, sans rien cacher de son irritation. « Vous pouvez pas me laisser tranquille, au lieu de me suivre dehors, comme ça ? »

« Je sens beaucoup de colère en vous ? » fit-elle avec un sourire énigmatique. Elle avait l'air d'un ange, mais quelque chose dans le timbre de sa voix l'agaça encore davantage.

« Vous êtes une petite maligne, hein ? Vous avez tout à fait raison, alors du vent ! »

« Et vous ne l'utilisez pas à bon escient » constata-t-elle.

La fille arborait un air sensiblement moqueur en lui adressant cette remarque. Dans le contre-jour créé par le réverbère, il ne pouvait réellement apercevoir que les lignes de son visage et la crinière dorée que les entourait. Cependant, il eut l'impression de voir ses yeux étinceler un instant.

« Bon, ça va. Arrêtez votre petit manège. Vous ne m'intéressez pas, insista le jeune homme. Retournez donc voir vos amis du café. Je suis sûr qu'ils apprécient votre compagnie, eux. »

« Auriez-vous peur ? »

« Et puis quoi encore ? »

« Ha ! » s'exclama-t-elle, la mine réjouie. « Touché, quelle évidence ? » De quoi avez-vous peur ? Suis-je si effrayante ? »

Malgré-lui, Jaques avait reculé de quelques pas, et s'écarta brusquement quand l'inconnue approcha la main de son bras.

« Ne me touchez pas ! J'ai déjà vu assez de gens de votre espèce, je sais à quoi m'en tenir. »

« Et bien cela m'étonnerait » fit-elle avec un sourire.

Excédé, il décida de la contourner et de filer à grandes enjambées. Sa fuite l'embarrassait au point de rendre son visage brûlant. L'inconnue se retrouva à sa hauteur sans même un bruit de course, et avant qu'il ne puisse réagir, elle s'empara de son chapeau et se mit l'observer sous toutes les coutures.

« Mais qu'est-ce que vous faites ? Rendez-moi ça immédiatement ! Rugit-il d'une voix cassée.

Indifférente, elle plongea son visage au creux du couvre-chef, et inspira son odeur, sous les yeux d'un Jaques médusé.

« Intéressant... je vais vous le rendre, ne vous inquiétez pas. Mais seulement si vous m'écoutez. »

« Je ne fais que ça. Merde, qu'est-ce qu'il vous faut ? Je n'ai vraiment pas envie de subir votre présence plus longtemps. »

Elle soupira et posa délicatement la casquette de velours sur sa tête. Ses mèches blondes jaillirent en désordre

« Écoutez, fit Jaques d'un ton découragé. J'ai froid, il se fait tard et je n'ai pas pris de repas digne de ce nom. Rendez-la moi et vous pardonnerai. »

« Savez-vous ce que je pense ? Que cette proposition ne vous ressemble pas. D'ailleurs, je l'aime bien, ajouta-t-elle en frôlant la casquette de l'index, elle confortable, et chaude. Venez donc la récupérer. Si vous en êtes capable » lança-t-elle avec perfidie.

Jaques se jeta sur elle mais ses mains ne rencontrèrent que le vide. Un rire presque enfantin retentit derrière lui. L'inconnue le toisait avec malice, sa prise à la main. Avec force jurons, il s'élança à sa poursuite. Sa colère se libéra dans un intense soulagement, écrasant sans pitié les protestations de son corps raidi par le froid. Il ne sentait pas les coups que lui portait son sac à chaque enjambé, ne craignait plus le sol traître et parfois verglacé. Pourtant, après avoir dévalé la rue à la poursuite de l'insolente chapardeuse, il dut admettre qu'elle semblait plus à l'aise, alors qu'il subissait les effets néfastes de l'alcool et de la faim. Elle ne le distançait pas pour autant, et se retourna ostensiblement à de nombreuses reprises pour l'observer avec une expression indéfinissable. Jacques réalisa qu'il avait été floué, désormais pris dans un jeu dont il n'avait pas consulté les règles. Ravivé par son impuissance, sa colère se fit plus désespérée et il reprit la poursuite.

À bout de souffle, il parvint au sommet de la pente enneigée d'un jardin public, où telle une longue fleur rouge, la fille l'attendait. Ses dernières enjambées le trahirent et il bascula avant de rouler sur le sol inégal. Le jeune homme ne saisit pas ce qui se déroula alors, sans doute avait-elle trébuché en reculant pour l'éviter, mais il parvint à l'agripper aux prix d'une vive douleur dans ses jambes ankylosées. Le visage congestionné et soufflant comme un taureau, il contempla sa proie, petite poupée fragile couverte de givre et de brin d'herbe.

Jacques pouvait sentir les muscles de ses bras trembler tandis qu'il la maintenait au sol. Impossible

de mettre un nom sur ce qui l'animait en cet instant. Il serra le poing, incapable de prendre une décision. Doucement, elle enserra ses phalanges crispées dans sa paume et effaça ce sourire qui l'avait mis en rage.

« Allez-vous me frapper ? » La question était emplie d'une telle naïveté que Jacques en resta désarmé. Il avisa sa casquette, tombée non loin et se sentit comme vidé de ses forces, abandonné sur un banc de sable par une vague désormais éteinte.

« Non... je. J'ai gagné. »

« Elle est partie. », constata-t-elle avec simplicité.

« Oui. Je me sens bien. » La fatigue qui l'enveloppait était apaisante, et il en savourait la moindre goutte.

« Écoutez. » Elle prit la main de Jaques et la posa contre sa poitrine. Les battement de son cœur achevaient leur course folle et reprenaient leur allure tranquille, lui laissant comprendre ce qu'elle avait voulu partager bien mieux que des mots auraient su le faire.

« Vous êtes brûlante, mademoiselle. Vous allez attraper la mort dans cette tenue. »

« Appelez-moi Catherine. Et c'est bien vous qui êtes bien trop refroidi », ajouta-t-elle avec malice.

« Catherine, donc. C'est russe, n'est-ce pas ? »

« Je vous laisserai chercher. »

En proie à un certain trouble, il se releva difficilement et constata les dégâts dus à la poursuite. Son manteau trempé et tâchés avait piteuse allure. Un filet de sang coulait le long de ses doigts gauches, sans doute à cause de sa chute.

« Je n'ai même pas d'endroit où dormir. Surtout en entrant dans cet état. »

« Me feriez-vous un peu confiance ? » Catherine détacha un ruban de ses cheveux et lui saisit sa main blessée. « Je vais déjà commencer par ceci », fit-elle tandis qu'elle essuyait la plaie à l'aide d'une poignée de neige. Catherine humecta le tissu d'un coup de langue et l'instant d'après il vit ses doigts solidement enserrés de soie rouge.

« Voilà. » ajouta-t-elle avec une certaine fierté. « Quant au reste, je crois pouvoir demander à des amis de vous fournir ce dont vous avez besoin. Du moins pour cette nuit. Venez, je suis certaine que vous mourrez d'envie de trouver le sommeil. »

Jaques acquiesça sans quitter des yeux le bandage improvisé. Tous ses membres étaient comme engourdis et il n'avait plus grand chose à perdre. Il réajusta son couvre-chef et lui emboîta le pas.

À son réveil, il profita un peu de la chaleur d'une couverture dans une pièce qu'il ne connaissait pas. Son aventure de la veille se rappela à son bon souvenir quand des courbatures crispèrent ses jambes. Jacques songea qu'il devait remercier l'étudiant qui l'avait accueilli dans la soirée. Et lui poser quantités de questions, décida-t-il en restant allongé. Dans la faible lueur filtrant à travers les volets, le ruban à sa main luisait d'une teinte rouge sombre.

C H A P I T R E V I

Pierre abandonna avec soulagement la brume à l'extérieur glacial. La couche d'ouate s'étalait

uniformément au-delà des fenêtres sans donner le moindre signe d'un futur reflux. L'inspecteur contourna les meubles entassés au rez-de chaussée, un obstacle devenu familier au fil des travaux de réfection qui s'éternisaient au commissariat. Une pile de sacs de plâtre marquait l'entrée de l'aire épargnée par ce capharnaüm, où logeait provisoirement sa division. Les membres de la judiciaire se contentaient d'un espace réduit, envahi par l'odeur du tabac, sans réelle possibilité d'aérer.

Lantier déplia sa longue carcasse et salua l'arrivée de Delhomme. Ce dernier dut s'éclaircir la gorge avant de prendre des nouvelles.

« Alors qu'est-ce qu'on a ce matin ? J'ai filé tout droit en sortant. » Un exemplaire du Phare de l'Ouest traînait sur le bureau de son second, la Une titrant sur l'accord hispano américain qui venait d'être signé à Paris.

« Et bien on dirait que les Amerloques viennent de bel et bien botter en touche, les Espagnols n'ont plus que leurs yeux pour pleurer. Je connais même pas la moitié de ces îles, Cuba, Porto Rico... ça vous dit quelque chose ?

« Les Caraïbes, je crois. De vieilles histoires de pirates, voilà ce que ça m'évoque. Et rien de plus près de chez nous ? » En guise de réponse, Lantier lui tendit cette fois le Petit Rochelais. Le meurtre de l'antiquaire traînait toujours en première page, mais Pierre ne put retenir un grognement en découvrant la suite de l'article.

« Écoutez-moi ça, c'est du lourd les enfants », commença-t-il.

« Mais si la piste de la vengeance ou du crime passionnel n'est pas à exclure, peut-on se contenter d'une si rassurante hypothèse ? Qui peut dire aujourd'hui que les honnêtes gens disposent toujours du droit de circuler sans crainte dans les rues de La Rochelle, quand le brouillard chasse la force publique et offre asile à toute sorte de personnes vivant en marge de la société ? Toutes sortes de vauriens et de malfaiteurs profitent de son abri pour prendre leurs aises et rôder autour de leur proie potentielles. Ce qui pourrait bien être un tragique cambriolage illustre de façon concrète cette peur que nous partageons en silence. Si cette situation perdure, plus personne ne pourra déambuler de bon matin sans se méfier à la vue d'une silhouette inconnue. »

« Je vous épargne la suite, c'est du même tonneau. Cette œuvre magistrale est signée « R.T. » Si ce grand auteur continue sur sa lancée, demain la ville sera en état de siège, peuplée de fantômes et d'assassins tueurs d'enfants. »

« C'est romanesque, hein ? De toute manière, inspecteur, ce sont les gars de Creusot qui sont sur l'affaire de l'antiquaire, pas nous. Si ça continue c'est à eux que le commissaire finira par passer un savon », ajouta-t-il en se tournant vers l'assistance.

« Je sais, je sais. J'aimerais juste qu'ils arrêtent de terrifier le public, de temps en temps. Je suis sans doute un peu naïf » admit Pierre d'un ton las.

« C'est le jeu », intervient Michel avec philosophie. « He, c'est comme ça qu'ils vendent. »

« Personne lirait leur feuille de chou, si ce fichu temps s'améliorait, gromella Delhomme avant d'aviser une note laissée sur son bureau. « C'est du docteur Larusse, Lantier ? »

« Oui, je crois que c'est au sujet de nos macchabées du port. »

« Et qu'est-ce qu'il en dit ? »

« Allons, je ne lis pas votre courrier, Inspecteur, et puis vous savez bien mieux déchiffrer ses gribouillis que je ne le ferai jamais. » fit Lantier avec un sourire en coin.

Résumé avant rapport sur victimes trouvées dans l'entrepôt.

- Contusions mineures, probablement liées à chute sur le sol.
- Pas de blessure apparente ayant causée la mort.
- Traces d'anciennes blessures non liées au décès sur l'une des victimes.
- Pas de trace de poison ou d'intoxication évidente.
- Noyade à exclure, date de la mort difficile à évaluer cause froid.
- Signes de stress, hypothermie peu probable.

Conclusion : cause probable de la mort, arrêt cardiaque. Frayeur ?

L'enquêteur sentit le découragement le gagner alors qu'il repliait le feuillet pour le ranger dans sa poche de veston.

« Lantier ? Le docteur n'a vraiment rien lâché d'autre ? »

« À part pour dire qu'on perdait notre temps, rien. Mais vous savez comme moi que c'est un vrai connard. »

« Il a ses bons côtés. Qu'est-ce que ça donne pour le reste, les affaires, les témoignages, le gardien ? »

« On n'a trouvé aucun témoin, monsieur, » intervint le jeune Vernet de sa voix trop aigüe. « Et le gardien n'est pas très causant. Par contre on a découvert un collier dans leurs affaires. »

« Comme celui de madame Ravel ? » s'exclama l'inspecteur. « Et vous ne pouviez pas me le dire avant ? » Comme le jeune enquêteur restait muet, Lantier prit sa défense.

« On attendait confirmation de la part de monsieur Ravel. Il doit venir pour l'authentifier dans la matinée. Le collier se trouvait bien caché dans un des sacs des victimes. »

« Je vous raconte pas l'odeur » ajouta Michel avec un rire sec.

« Bon sang, si ça se vérifie, ce serait une sacrée histoire. Je vais faire un rapport et voir le commissaire. Le plus vite possible. »

Pierre s'étira et relut une dernière fois les feuilles qu'il venait de noircir. Il ne se connaissait aucun talent pour broder sur du vide et pour le moment l'affaire était criblée de trous. Sans l'histoire du collier, les deux vagabonds pouvaient déjà être rangés avec les autres victimes de causes naturelles ou indistinctes. La mort de vagabonds en hiver n'était que trop ordinaire. Cependant pour qui avait vu l'expression figée de ces cadavres, le doute demeurait, insistant, trop difficile à écarter pour un esprit honnête. Le collier donnait un tout autre sens à ce mystère. Madame Ravel avait fait une mauvaise chute, ou avait été poussée et s'était ouvert le crâne sur le pavé et le fameux collier avait disparu de sa poitrine. Le voleur pouvait fort bien s'être emparé du bijou en découvrant sa propriétaire déjà mourante ou décédée, mais on ne pouvait se contenter d'une telle explication.

Visiblement satisfait, Pierre se leva et emporta les documents avant de monter voir le commissaire. Il profiterait de l'occasion pour s'ouvrir avec lui de ses doutes concernant l'origine de la mort. Son supérieur avait su se ménager un bureau digne de sa personne malgré leur relogement hâtif. En entrant, Delhomme fut frappé par l'atmosphère surchauffée de la pièce. Le commissaire Lanpard se tenait en bras de chemises et lui décocha un sourire à peine visible derrière ses épaisses moustaches. Ses favoris complétaient une allure quelque peu démodée à laquelle il se disait attaché.

« Ha, Delhomme, vous tombez bien. Vous venez me voir au sujet de l'incident des Ravel, je suppose ? »

« Peut-être bien, monsieur. J'attendais d'avoir la certitude avant de l'évoquer, mais nous avons sans doute trouvé un lien avec les deux inconnus retrouvés sur le port avant-hier. »

« Et bien n'attendez plus. M. Ravel nous a confirmé qu'il s'agissait bien du collier de feu madame son épouse et sait désormais les coupables hors d'état de nuire. »

« D'accord. » répondit Pierre simplement, sans trouver comme répondre. Son instinct lui souffla de soumettre son avis sans tarder. « Par contre, concernant ce qui est arrivé à ces deux personnes, je... »

« Attendez ! On m'a affirmé qu'ils étaient morts de causes naturelles, me le confirmez-vous ? »

« C'est à dire que nous n'avons pas pu trancher. »

« Parfait. Écoutez moi, Delhomme. Est-ce que oui ou non un meurtre est établi ? Le docteur Larusse l'a-t-il laissé entendre ? »

« Non, admit l'inspecteur. Il parle d'arrêt cardiaque. Pour les deux personnes. »

Le commissaire se saisit d'une pincée de tabac à priser qu'il inhala avec détachement, avant de le dévisager sereinement, les mains croisées sur le ventre.

« Alors la situation est simple. M. Ravel tient ses coupables, nous tenons nos coupables et le destin nous débarrasse de deux vauriens. Vous allez gagner du temps et la police un peu de respectabilité. »

« Que voulez-vous dire ? On clôt les deux affaires, tout simplement ? »

« Et nous donnons une histoire à la presse. Sans doute dès ce soir. Un règlement de comptes aurait mieux fait mon affaire, mais l'important c'est que des assassins ne rôdent plus en ville. En plus l'ironie de la chose fera les délices des ces vautours des pages des faits divers. Même les grenouilles de bénitier y trouveront leur bonheur, voyez-vous ça. Le Très Haut châtie les coupables qui périssent, le cœur rongé par le remords. De votre côté, un peu de paperasse et ce sera de l'histoire ancienne. L'affaire du port éteint l'affaire Ravel. » conclut-il en mimant le geste de moucher une bougie.

La tentation d'abandonner n'avait jamais réellement quitté Pierre, mais cependant, même s'il elle apaisait son sentiment de culpabilité, il ne se souhaitait pas garder le silence.

« Fort bien. Je vais faire ce qu'il conviendra. Permettez-moi tout de même de dire que la cause de la mort me laisse perplexe. »

Le commissaire se leva pour le raccompagner tout en se montrant compréhensif.

« On ne saurait s'attaquer à tous les mystères du monde, Delhomme. Quand bien même on le voudrait, la Justice cherche la vérité pour le bien de la communauté. Le reste nous le laissons aux chercheurs d'énigmes, et aux charlatans. Un peu d'inconnu fait vivre quantité de spirites et bonimenteurs, quand ce ne sont pas les journalistes et romanciers qui en font leur beurre. Je compte sur vous pour leur laisser un bel os à ronger, tout ce que je veux c'est que cette ville dorme plus tranquille durant quelques semaines. »

La porte se ferma sans bruit et Pierre réalisa qu'il n'avait même pas déposé son rapport. Avec un soupir il plia derechef les feuilles avant de redescendre retrouver sa division. Quelqu'un avait informé le commissaire et lui avait même remonté le témoignage de Ravel sans passer par lui, et c'était là l'idée la plus déprimante.

—

Les deux policiers gardaient leurs vestes serrées contre eux afin d'y retenir quelque chaleur. Delhomme tentait vaille que vaille de maintenir son chapeau à sa place quand Lantier y avait

renoncé à mi chemin. Un puissant vent s'était levé de l'intérieur des terres et maintenait la nappe de brouillard au delà des cotes, libérant enfin la ville. Le grand nuage attendait, dissimulant les flots et son absence causait une sorte d'euphorie chez les citadins. Pierre lui-même se sentait bel et bien plus alerte, malgré le froid qui lui rougissait les mains.

Le Cercle Bleu servait parfois de point de ralliement pour les sorties matinales des gardiens de la paix et la rigueur de cette matinée, rendait le café plus qu'accueillant qu'à l'ordinaire. Son atmosphère étouffante prenait des allures de douce chaleur, invitant à la torpeur. Pendant que Delhomme prenait leurs commandes, son second en profita pour déplier l'édition du jour du Petit Rochelais.

« La malédiction du collier. » découvrit Pierre à la Une. « Mazette, ce R.T. ne cessera de me surprendre. Le voilà maintenant qui spéculer sur la prétendue série noire causée par ce bijou. Est-ce qu'il donne le nom des prochaines victimes ? »

« Rémi. Rémi Taulier, inspecteur ? »

« Pardon ? »

« C'est son nom, celui de ce journaliste. Je suis d'un naturel curieux, même en dehors du boulot, alors je me suis penché sur son cas. Et bien il a fait ses débuts dans la rédaction du Petit Rochelais assez récemment, et je vous cite : « son style percutant le mènera loin ». »

« En tant qu'auteur de fiction, peut-être. Je me demande si le plan de Lanpard ne va produire des effets indésirables. Rien de plus incontrôlable que la rumeur, si vous voulez mon avis. »

Le bruit d'un raclement de gorge les interrompit.

« Vous devriez terminer votre tasse, inspecteur, elle va refroidir. » Ils reconnurent immédiatement la voix incisive de Larusse. Le docteur se tenait derrière eux, raide comme un piquet, les cheveux encore ébouriffés par le vent contrastant avec ses traits secs. Il posa la sacoche qui l'accompagnait sur le comptoir dans un cliquettement d'instruments.

« Et vous ne prenez rien, docteur ? Il va faire fichtrement froid dehors et nous en avons encore pour une belle distance. »

« J'y survivrai, je vous signale d'ailleurs que quelqu'un nous attend là-bas. »

« Il n'aura plus jamais la chair de poule », rétorqua Lantier d'un ton aigre. « C'est bon pour moi, nous pouvons y aller, Inspecteur. » Pierre jeta un bref coup d'œil à sa montre avant de donner son accord.

Le vent avait faibli et ne revenait à la charge que par intermittence quand ils quittèrent les faubourgs pour découvrir les premiers champs. Un calme plat succéda peu à peu aux gémissements d'une atmosphère agitée. Désireux de rompre le silence, Pierre y vit l'occasion de poser la question qui brûlait ses lèvres. Il accéléra le pas pour se mettre à la hauteur de Larusse, qui ne lui accorda qu'un regard distant.

« Docteur, j'aimerais vous parler de cette affaire du collier, enfin précisément des deux présumés voleurs. »

« Vous avez lu mon rapport, non ? En tout cas, les conclusions en sont parvenues à la presse. »

« Ne jouez pas à ça avec moi, je vous en prie, », s'agaça-t-il. « vous avez écrit ce que vous pouvez prouver, mais le reste. Ce que je voudrais, ce sont vos impressions, vos doutes. »

Le docteur l'observa plus attentivement, l'air pensif. Ses yeux noirs étaient soulignés de cernes qui lui donnaient l'allure d'un petit dormeur.

« Si je ne l'ai pas marqué, c'est qu'il n'y a rien qui de tel que mon examen ait pu montrer. Vous êtes décidément bien curieux. »

« Pas vous ? Pourquoi esquivez-vous de la sorte ? Vous êtes de mauvaise humeur ? »

Lantier murmura quelques paroles inintelligibles, mais il ne douta pas qu'elles fussent peu amène pour le docteur, qui ne sembla pas le relever.

« Je suis comme vous, inspecteur. Je n'enquête pas sur le même sujet, mais je n'aime pas quand la vérité m'échappe. Vous pouvez parfois le sentir mais vous n'y pouvait rien, elle glisse entre vos doigts. »

« Donc vous avez bien la sensation d'être passé à côté d'un élément important. Expliquez-moi. »

« Parce que deux jeunes hommes robustes ne décèdent pas d'un arrêt cardiaque sans raison. Mais je n'ai pas trouvé d'autres raisons plausibles à leur décès. »

« Ou alors était-elle hors de portée de vos technique, peut-être ? »

Larusse rompit le contact visuel, lui signifiant sans ambages que l'interrogatoire avait pris fin.

En laissant Lantier le rattraper, Pierre nota que l'atmosphère redevenait opaque. Le trio s'aventurait à présent sur un chemin en bordure de champs, surfaces noires et figées par le froid. Le retour du brouillard affecta le moral des enquêteurs. Ils étaient comme pris au piège, isolé dans ce bout de campagne hors de vue des constructions et de leur rassurante familiarité. Alors que la perspective d'être perdu commençait à l'envahir, Delhomme aperçu une lueur mouvante non loin. Quelqu'un se servait d'une lampe comme signal. Ils quittèrent le chemin pour s'aventurer entre les sillons, attentifs à ne pas trébucher sur cet terrain inégal. Un gendarme les attendait, visiblement ravi de leur arrivée.

« C'est pas trop tôt. J'me serais bien mis à l'abri en vous attendant, mais j'avais peur peur de ne pas retrouver l'endroit avec cette bouillie. Je ne suis pas fâché de me dégourdir un peu les jambes, c'est pas vraiment agréable par ici. »

« Vous avez bien fait. Pouvez-vous nous parler de la découverte du corps ? Ensuite vous pourrez vous mettre aux chaud, nous allons l'embarquer dès que possible. »

« C'est un gamin qui poursuivait une bête égarée. C'est pas moi qui l'ai entendu mais j'ai gagné le droit de garder la place. Vous parlez d'une mission. »

« Pourquoi nous avoir contacté ? »

« Il ne semblait pas du coin, mais plutôt de la ville. Et puis ça ne ressemblait pas à un accident, alors... »

« Nous allons voir. »

Tandis qu'il s'approchait du cadavre que Larusse examinait déjà, la mains posées sur le genoux, Pierre entendit un croassement suivi d'un battement d'ailes.

« Des corbeaux. Vous avez pu les tenir à l'écart ? »

« J'ai rien eu à faire. Les bestioles tournaient en rond mais ne voulaient pas s'approcher. C'est comme ça que le mioche a vu quel quelque chose n'allait pas. Il était peut-être encore vivant, mais plus quand je suis arrivé, pour sûr. En tout cas je les comprends, il me fout les jetons, à moi. »

Une désagréable sensation saisit Delhomme quand il examina enfin le cadavre. Les bras en croix, les mains crispées telles des serres, son visage blême portait la marque de la douleur et du désarroi. Dans ses derniers instant, il avait certainement lutté en vain contre l'inévitable. Pourtant aucune

trace ne trahissait une blessure, bien que la terre qui maculait sa veste rendît difficile les observations.

« Vous pensez à ce que je pense, docteur ? »

« Évidemment », grogna Larusse. « Surtout après si peu de temps. Mais je n'ai pu voir que quelques photos de l'endroit où ils ont été trouvés la première fois. Est-ce qu'il s'agit réellement là de la même situation ? »

Pierre s'approcha du visage blanchâtre, aux lèvres figées en un rictus angoissant. Il parvint à en faire abstraction et se pencha sur d'autres détails, les paupières légèrement bridées, une cicatrice, les pommettes saillantes dont il avait souvenance du propriétaire. Lantier poussa un sifflement et lui coupa l'herbe sous le pied.

« Je le connais », déclara-t-il d'un ton neutre. « Didier Fronta, dit Dédé le Hun, sans doute parce qu'il avait un peu de sang mongol dans les veines. Pas le genre de personnages que l'on souhaiterait avoir pour voisin, docteur. »

« Vous le saviez du genre campagnard ? »

« Pas vraiment, c'était un rat des villes. Mais on a parfois besoin de se mettre au vert, dans certains cas de manière plutôt pressante. »

Pierre jeta un coup d'oeil aux alentours avant d'intervenir.

« Bon, Lantier, nous allons commencer à fouiller les parages tandis que notre docteur s'occupe de Dédé. Il porte des habits d'extérieur, donc il est tout à fait possible qu'il ait été tué ici-même. Si oui, je veux me faire une idée de qui et comment. »

« Vous pensez à un assassinat ? À première vue, il est mort tout seul, comme les deux autres. »

« Ce serait une sacrée coïncidence, n'est pas Larusse ? » Sans attendre de réponse, Pierre continua tout en examinant les sillons qui s'interrompaient près du cadavre. « Notre métier consiste à ne pas croire aux coïncidences. »

Au bout d'un moment les deux enquêteurs rejoignirent la route qui longeait le champ. Quelques empreintes de boue séchées prenaient naissance ici avant de disparaître au fil des foulées de leur propriétaire.

« Je pense que ce sont celles des gendarmes. Si quelqu'un d'autre a quitté ce champ, ça n'est pas à cet endroit. », affirma Lantier. « Pour le moment, je crois avoir identifié nos propres traces et celles de Dédé dans le sens inverse. S'il y en a d'autres elles sont plutôt discrètes. »

« C'est un vrai bordel, là bas, et je ne crois pas que ce soient notre collègue le responsable, vu comme la zone est piétinée, je pense que Dédé s'est un peu agité. »

« Les traces deviennent relativement profondes près du corps. Comme s'il avait couru, ou sauté. Impossible de prouver qu'il s'est battu ou démené, mais j'en mettrais m'a main à couper. »

« Donc Dédé coupe à travers champs, puis se met à courir avant de peut-être rouler à terre et mourir. Mais pourquoi ici ? »

« Pour prendre un raccourci, voilà pourquoi », fit-il en désignant la route. Le ruban ocre disparaissait dans la brume. « Il aperçoit une présence menaçante, se sent poursuivi et décide de prendre le chemin le plus court. Sans doute espérait-il rejoindre une haie ou un autre abri. »

Pierre ferma les yeux pour mieux se figurer la scène. Le brouillard formait comme une arène qui les retenaient prisonniers en compagnie d'un mystère. Il parvenait à se représenter cette poursuite

soudaine, l'homme se précipitant jusqu'à l'épuisement au milieu de cette entendue, et enfin l'issue fatale, qui se refusait à lui, impossible à comprendre avec ce qu'il savait en cet instant. Un meurtre sans arme ni meurtrier. Visiblement dans le même état d'esprit, Lantier se frictionna vigoureusement les mains pour chasser les frissons qui le secouaient.

Un hennissement les tira de leur pensées lugubres. Le bruit d'une voiture précéda l'arrivée de l'attelage brusquement surgi de la brume. Bien emmitouflé, d'autres policiers saluèrent les enquêteurs.

« Vous en avez mis du temps », ironisa Lantier, « On commençait à se demander comment le manger. Je parie que vous avez bien trop de café dans les veines. »

« On s'est égarés sur le trajet », s'excusa l'un deux. « C'est déjà un miracle de vous trouver dans cette purée de pois, inspecteur. De toute façon, le client n'est pas vraiment pressé, pas vrai ? »

« Un trépassé n'a pas d'heure. »

« Attendez de le voir, mes petits. » insinua Lantier avec son sourire typique. « Vous allez regretter de ne pas avoir pris encore plus votre temps. »

« On en a vu d'autres. » Ils tirèrent une civière hors de la voiture et emboitèrent le pas aux enquêteurs. Quand ils retrouvèrent Larusse, Pierre s'inquiéta immédiatement à la vue de son visage exsangue. Visiblement choqué, il était assis près du cadavre partiellement dénudé.

« Que se passe-t-il docteur ? Vous ne vous sentez pas bien ? »

« Je voulais vérifier quelque chose. » dit-il d'une voix blanche.

« Je vois ça. Qu'avez-vous trouvé ? »

« Nous cherchons quelqu'un, inspecteur. Il nous nargue et sa méthode me dépasse. »

« Expliquez-moi tout calmement. » Le docteur soupira et sembla reprendre rapidement ses esprits.

« Excusez-moi, sans doute ai-je pris tout cela trop à cœur. Allez voir votre ami Dédé et observez sa poitrine, vous y trouverez une légère cicatrice, difficile à repérer. »

« Rien d'étonnant. Notre homme était plutôt du genre à jouer du surin, et à se jeu, on finit toujours par en récolter sa part. »

« Ceux du port avaient la même chose. », ajouta Larusse d'un ton sec.

« C'est ce que vous avez appelé d'anciennes blessures, je crois. Quel est le rapport ? Je ne comprends pas ce qui vous inquiète à ce point. »

« Je songe aux implications, inspecteur. Les questions qui pourraient surgir si je découvrais dans son cas comme dans le premier, que cette cicatrice se prolonge jusqu'aux organes vitaux. J'avais pensé à un miraculé, vous comprenez. Je n'imaginai pas en croiser plusieurs. »

C H A P I T R E V I I

« En entrant, Auguste trouva sur la table un simple mot de la main de Louise : « Le repas est préparé. Je serai absente cette nuit. » Tout en inspectant le contenu de la marmite encore tiède, il songea qu'il se retrouvait seul avec Diane, toujours convalescente pour la première fois depuis son arrivée. Cette fascination perturbante qu'elle exerçait à son encontre s'était progressivement transformée, mais sans disparaître à son réveil, quand il avait pu découvrir la jeune femme pour de bon. Pour chasser ces pensées envahissantes qui l'épuisaient, il s'était investi davantage dans son

travail, multipliant les visites chez les patients, quitte à braver les soirées à la fraîcheur désagréable.

L'effet obtenu n'avait été que de retenir temporairement les flots qui déferlaient comme une vague dans son esprit, une fois couché. L'obscurité et l'inactivité de ces instants le ramenaient à Diane. Les derniers jours avaient été l'occasion de faire de nouvelles observations, étrangère au domaine médical. Il en ignorait la raison, mais à peine sortie de l'inconscience, cette femme cessé d'être un sujet d'intérêt et compassion pour sa sœur Louise. Bien au contraire, une sorte de froideur s'était instaurée entre elles, et si Louise lui apportait encore volontiers ses repas, elle évitait tout contact superflu avec la patiente.

Plus étrange encore, Auguste avait fini par laisser Émile rencontrer son amie en tête à tête, mais il en était sorti avec une déception palpable. Visiblement le garçon avait nourri de vains espoirs. À tout bien considérer, Diane ne laissait personne indifférent, sans que cela semble tenir à son attitude assez effacée. Quant à ses facultés étranges, il les avait gardés pour lui.

Delhomme emplit un bol de bouillon pour la convalescente et se dirigea vers l'étage. Brusquement la pensée lui vint qu'avec Louise et Emile si distants et lui-même se tenant éloigné, la pauvre fille était laissée dans une profonde solitude, dans cette chambre sans distractions. Cette réalisation le mit mal à l'aise, d'autant que cette situation était parfaitement injuste.

La chambre sentait légèrement le renfermé, mais il reconnut des traces de cette odeur agréable qui entourait Diane. Elle n'avait plus aucune affaire personnelle en sa possession, aussi Auguste rangea-t-il cela avec les autres questions sans réponses liées à la jeune femme. Cette dernière ne réagit qu'à peine à son entrée, visiblement plongée en pleine lecture. Le docteur tressaillit en réalisant que c'étaient ses propres notes qu'il avait oublié à portée de sa patiente. Il posa nerveusement le bol de bouillon et vint au sujet de Diane, ne sachant comment aborder le problème.

Elle semblait bien plus en forme qu'à son réveil, bien que gardant un teint trop pâle à son goût, une blancheur accentuée par les longues éches de jais qui tombaient en cascade sur ses épaules.

« Comment allez-vous aujourd'hui ? »

Elle fit glisser une autre feuille couverte de l'écriture dense d'Auguste ; à son grand désarroi, ce dernier constata qu'elle avait probablement tout lu de son journal.

« Vous aimez écrire, n'est-ce pas ? »

« C'est une habitude, je le confesse. Mais si vous vous en ennuyez je vais vous proposer des livres. Je suis impardonnable de l'avoir fait plus tôt. »

« Je suis patiente. » Elle referma brusquement le carnet et le dévisagea de ses yeux violacés. Incapable d'interpréter ce regard, il se laissa gagner par la nervosité. « Je n'ai pas souvent l'occasion de lire des mots écrits par une personne de rencontre. Encore moins de lire ce qu'il écrit à mon sujet. »

« Je suis vraiment désolé. C'est une déformation professionnelle. » Elle ne donnait aucun signe de colère, mais le fixait avec tant d'intensité qu'il poursuivit d'un ton plus rapide. « J'aime bien tenir un journal sur les faits sortants de l'ordinaire, tout ce qui est singulier. La routine ne m'intéresse pas, on ne peut pas savoir de quoi demain sera fait et je me sens rassuré en gardant une trace écrite. Je..... évidemment je comprends quel sentiment cela peut vous donner. Mais étant donné les circonstances, je vous prie de n'y voir aucune malice de ma part. J'avais besoin de faire le point, vous comprenez ? »

« Auguste, comment était-ce ? » Il hésita, tendit la main vers le carnet ; elle l'arrêta d'un geste vif. « Non, vous avez écrit ce que vous avez voulu laisser entendre. Ou même ce que vous pensez avoir vécu, quand vous avez saisi votre plume. Je veux savoir ce que vous ressentez réellement. »

« Savoir. » Il détourna les yeux. « Vous voulez savoir quoi ? »

« Je veux savoir ce que je suis. Ce que vous avez vu en m'explorant. »

La guérison miraculeuse lui revint en mémoire, mais également le désir, puissant et douloureux. Les pupilles de Diane étaient comme dilatées et elle se mêlaient à cette brûlure qui le paralysait, comme avide de voir la suite. C'était sans doute la le souhait de Diane. Lire en lui comme un livre ouvert, voir la bête derrière l'homme poli et distant, sa culpabilité évacuée par quelques lignes dans un journal.

« Je ne... peux pas répondre à cette question. S'il vous plaît, ne me le demandez pas. Je devais vous avouer, Constaté les dégâts. Je ne suis plus sûr de ce que j'ai vu, ce que j'ai pensé à ce moment là. J'ai enjolivé, certainement. Tout cela est si flou. Je ne suis plus sûr de quoi que ce soit. »

« Mais je ne suis plus en danger ! » protesta Diane. « Je sens que vous avez peur, est-ce que vous me cachez quelque chose ? »

« Je ne veux rien dire de stupide. »

« Regardez. » Elle se redressa brusquement et écarta les pans de sa chemise de nuit. « Que voyez-vous ? Que ressentez-vous, dites-le moi ! »

Sans même l'apercevoir, il savait déjà que la cicatrice sur son flanc avait disparu, laissant place à une peau immaculée. De fait, il était confronté maintenant à sa beauté intense, sans les scories de l'accident, ni l'urgence de la première nuit. Cependant, même si l'homme embrassait les courbes dénudée de Diane, il retrouvait les motifs inquiétants qui enserraient sa chair. Tatouages étranges, ils avaient pris une teinte plus vive et intense, et même s'il avaient indubitablement la même allure que les jours précédents, il n'y avait pas de point familier, d'élément dont il puisse être certain de l'avoir réellement vu. Sans le lâcher une seule seconde du regard, elle ouvrit ses paumes en un geste accueillant, mais ses traits, son regard n'avaient rien d'une amante.

Il eut brusquement envie de l'étreindre, de palper ce corps offert, de mettre fin à la torture qu'il s'infligeait en privant ses autres sens de la découverte. Et cette passion soudaine le terrifia. La part de son cerveau, de sa raison qui restait insensible à ce charme criait sa crainte, lui hurlait qu'il se jetait dans un piège. C'était une fleur maléfique. Le péril était invisible, incohérent, irrationnel, et terriblement présent.

« Vous êtes... » Il ne trouva pas le dernier mot. Une sueur abondante perlait au creux de ses mains crispées, retenues contre leur gré. Il agrippa le drap qui couvrait encore partiellement Diane et plongea encore son regard au creux de sa gorge, suivit le dessin de sa poitrine, ses lentes oscillations. Les marques le narguaient, dardant leurs pointes, leurs crochets, leurs ondulations, comme pour s'approprier la femme derrière leur grillage. En proie à une acuité accrue, il découvrit les bords noircis de la chemise de nuit, ses couleurs pâles déjà grisées par endroits. La literie qu'il tenait dans ses mains n'avait pas échappé à ce sort, elle portait la trace d'une présence anormale. Lentement, Auguste se redressa à son tour, s'éloigna d'un pas lent de Diane, toujours immobile. Tout ce qui l'entourait semblait avoir connu la caresse salissante d'une fumée, d'un incendie sans flamme, ni chaleur. Il ne la quitta pas des yeux, vis ses lèvres trembler tandis qu'il s'éloignait de son emprise, refusait tout contact. Diane contemplant sa peur, et son masque à elle se fissurait. Cette fois il la sentit furieuse, emplir d'une douloureuse colère.

D'un geste vif, elle referma les pans de sa chemise, dissimula sa nudité, avant de lui jeter son carnet. Auguste attrapa le journal. « Vous êtes belle », finit-il par articuler vainement. « Vous êtes très belle. »

« Je le savais, merci. »

Auguste s'écroula dans le fauteuil de son cabinet., le cœur encore battant. Il avait quitté la chambre de Diane et la Chose qui se tenait là, mais il s'imaginait sans peine encore ses yeux violacés, l'observant à travers les cloisons, à la recherche d'une vérité qu'il n'avait pas su dire. « Vous êtes un monstre... » Il se parlait à lui-même d'une voix inaudible. « Vous me faites peur, Diane. Et plus j'ai envie de vous contempler, plus vous me faites peur. »

Machinalement, il ouvrit le carnet et trouva la dernière page. Il trempa une plume et sans même s'en rendre compte, se mit à écrire à gestes brusques et nerveux. La pointe maltraitait le papier tandis qu'il s'efforçait de rendre ce qui venait de se passer, de transmettre, clarifier ces idées incomplètes qui se bouscuaient en lui.

« Diane attire l'obscurité à elle. Je viens seulement de le comprendre aujourd'hui. Cette enfant devrait respirer la vie, elle qui est sortie comme par magie d'une situation si terrible. Mais pourtant il règne autour d'elle comme une atmosphère macabre. Cela, ma sœur, Émile l'ont bien ressenti sans peut-être même le comprendre. C'est un malaise imperceptible, une force qui vous pousse à l'écart de sa source sans que vous le réalisiez. Et moi ? Je n'ai pas pu détacher mes yeux du cœur de la tempête. Je n'ai pas fait confiance à mon instinct, j'espérais trouver une vérité, quelque chose passionnant. Et c'est elle qui a cru voir en moi... »

Il stoppa son geste. L'écriture était hâtive, dure, sauvage, mais n'apportait pas de réponse. Elle avait raison, la démarche était facile, biaisée. Parler à contre coup, mettre des mots pour décrire une réalité différente de l'instant passé. Auguste revit le mépris dans les pupilles violacées, cette déception ; son attitude avait été franche, pas ses paroles. Il arracha la page et la froissa de toutes ses forces, avant de la jeter rageusement à la corbeille. Sous ses doigts, le cuir des accoudoirs était rassurant, objet d'un quotidien studieux et tranquille. Sa mémoire se mit en branle : il y avait d'autres patients, d'autres moments qui l'avaient affectés. Le plus difficile c'était de ne pas céder à l'empathie, de trop s'investir dans une vie dont on avait en partie la charge. Parfois ces gens le désespéraient, ou l'impressionnaient à force de tranquillité. Mais dans ce paysage, Diane apparaissait comme un objet incongru. En soit, elle avait à peine été sous sa garde. Il n'avait fait qu'offrir un refuge à cette femme dont la force le dépassait.

Dormir. Delhomme se leva, songea au buffet où se trouvaient les spiritueux. C'était de la folie de s'assommer, le remède serait pire encore que le mal. Le sommeil sans aide, le temps de remettre ses pensées en place. Son ventre le faisait souffrir, il pouvait sentir ses entrailles se tordre, traduire les protestations qui l'animaient en autant de sensations. Auguste s'effondra à nouveau contre le dossier et perdit la notion du temps, plongé dans un état second. Le bruit régulier de sa respiration, son rythme tranquille, finit par l'apaiser. Il quitta son bureau, les jambes encore engourdis, en direction de la chambre d'amis, car c'était là la seule manière de crever l'abcès. Présenter des excuses, peut-être, se faire une nouvelle opinion, offrir un autre visage.

Un courant d'air frais l'accueillit à son entrée, provenant de la fenêtre entrouverte. Diane avait quitté la chambre, ne laissant qu'un lit défait. Les draps étaient froids au toucher, comme si la jeune femme ne les avait jamais réchauffés. De loin, on pouvait percevoir le halo sombre qu'Auguste avait remarqué avant sa fuite, mais à présent il pouvait également voir deux marques plus sombres, longues et parallèles, là où Diane était allongée. Entre les deux l'attendait une feuille de son carnet, visiblement arrachée par l'inconnue. Son écriture ample et douce était très différente de la sienne.

« Je suis désolée de vous avoir poussé à bout. Merci pour tout. »

Un coup d'œil à l'extérieur lui apprit que la nuit venait de tomber. La ruelle en contrebas était vide et silencieuse. Il referma la fenêtre et se laissa tomber sur le matelas. Privée de la présence de la jeune femme, la chambre avait repris un caractère tranquille, presque morne. Auguste examina à nouveau le billet laissée par la fugitive, se pouvait-il qu'elle l'est rédigé à l'avance ? La robe qu'elle portait le jour de son arrivée avait disparu, mais ne constituait qu'une pis aller par ce temps peu clément. Il plia la feuille en deux et la rangea soigneusement dans son gilet. Son ventre le faisait encore souffrir et l'envie de dormir le tenaillait. Soudain, le bruit d'une porte ouverte au rez-de-chaussée le tira de son découragement.

Louise venait de rentrer. Il lui demanda sans même lui laisser le temps de la saluer si elle avait aperçu Diane. Sa sœur le vit enfile sa veste et emplir un sac de vêtement chauds sans réellement comprendre. Cependant au moment où il franchissait le seuil, elle le supplia :

« Tu ne vas quand même pas partir à sa recherche, pas par ce temps ! »

« Elle va attraper la mort, si on la laisse dehors. Elle ne porte presque rien. »

« Tu en as déjà bien assez fait ! Si elle veut s'en aller c'est son problème, plus le notre. Si ça se trouve, elle n'a plus toute sa tête ! »

« Raison de plus pour m'en inquiéter. Je crois savoir où elle est partie, fais-moi confiance. »

« C'est toi qui devient fou, ma parole. » lâcha-t-elle avec amertume, tandis qu'Auguste s'enfonçait à pas rapides dans l'obscurité de la ruelle.

La nuit n'était pas aussi claire qu'il l'avait espéré, et rapidement la lampe tempête qu'il avait emporté se révéla utile. L'air glacial qui cinglait son visage, lui faisait monter les larmes aux yeux mais soulageait son esprit. Impression ou réalité, l'atmosphère confinée de la chambre était loin derrière-lui et il se sentait libéré. Auguste ne put retenir un sourire en songeant au spectacle qu'il devait donner en cet instant. En réalité il ne savait rien de la destination de Diane, il ne faisait que suivre une intuition, la seule valable. Ses pas le menaient rapidement au square où Émile disait l'avoir découverte.

La pente à l'herbe rase apparut dans le halo de sa lampe. Le docteur reprit son souffle, à l'affût du moindre détail. L'endroit semblait désert, silencieux en dehors de la rumeur sourde de la ville. Après un instant d'hésitation, il appela Diane à plusieurs reprises, en vain. Son espoir tenait à la réaction de la fugitive, revenir là où tout avait débuté, et fermer la boucle qui l'avait menée chez lui. Mais de toute évidence, elle ne se trouvait pas dans les parages, si tant était qu'elle y fusse jamais revenue.

Une rafale de vent le ramena à la réalité. IL se souvint des soupçons qu'il avait nourri vis à vis du meurtre qui avait ébranlé le voisinage la nuit de l'accident de Diane. La demeure de l'antiquaire décédé n'était qu'à quelques minutes . Auguste s'offrit une seconde chance.

La maison contrastait avec le voisinage, privée d'une quelconque lumière filtrant des fenêtres. Malgré le calme qui régnait dans la rue, il hésita avant de s'approcher du porche. Alors qu'il explorait à tâtons, il s'aperçut contre toute attente que la porte était entrouverte et c'est empli d'espoir qu'il franchit le seuil.

Il alluma en toute hâte sa lampe car l'obscurité régnait dans la boutique. Après s'être assuré que les rideaux fussent bien tirés, il observa plus calmement les alentours. Solitaire, le tictac monotone d'une horloge battait la cadence. La pièce elle-même abritait un ensemble d'objets hétéroclites, surprenant dans le halo de la lampe, quoique prévisible en ce genre de magasin. Cependant, la mort du propriétaire et la raison de sa présence ici conféraient une aura sinistre à l'ensemble. Ce sentiment déplaisant encouragea davantage Delhomme, pris au piège de sa propre témérité.

Gravissant les marches qui menaient à l'étage, Auguste sentit sa tension monter en entendant un

son étrange en provenance des chambres non loin. Un chant, ou plutôt une mélodie dont il ne pouvait comprendre un traître mot, même parvenu devant la pièce d'où il s'échappait. Aucune lumière ne filtrait sous la porte close ; Auguste demeura immobiles de longs instants, comme paralysé à l'idée d'affronter ce qui l'attendait de l'autre côté. Rassemblant tout son courage, il finit par appeler d'une voix éteinte.

« Diane ? » Est-ce vous, Diane ? C'est Auguste, je suis venu vous chercher. »

Aussitôt, le chant s'éteignit. Le docteur ressentit à nouveau une présence, semblable à celle qui l'avait oppressé juste avant sa fuite. Cette fois, elle était plus forte, pesante, visiblement dans son élément. Après un moment qui lui parut interminable, une réponse lui parvint.

« Auguste Delhomme. Comment m'avez-vous trouvée ? La voix de la jeune femme semblait troublée et surtout différente, une altération qui l'effraya davantage.

« Ce n'est pas très important, Diane. Je vous ai mal comprise, et à cause de moi vous vous mettez en danger. Je vous prie de m'excuser pour mon attitude. Venez, je vous ai apporter de quoi vous habiller et nous pourront discuter de tout cela une fois revenu chez moi. »

« N'entrez pas ! » Auguste se figea, les doigts crispés sur la poignée. À présent, son cœur battait à tout rompre.

« Pourquoi ? Je l'avoue, Diane, je n'ai pas su quoi répondre, parce que j'avais peur. Mais maintenant, je suis là, c'est le plus important. »

« Vous mourrez de peur, Auguste, je peux le sentir très distinctement. Je n'aurais pas du vous interroger de la sorte, vous n'étiez pas prêt, vous ne pouviez pas l'être. Je vais continuer ma route sans votre aide, et je préfère ne pas vous impliquer davantage. Ce sera le mieux pour vous, si vous entrez, vous ne serez plus le même. »

« Vous plaisantez ? » répliqua-t-il comme pour se rassurer. « Je vous sens inquiète, mais en tant que médecin c'est pour vous que je me fais du souci. » En guise de réponse, la l'étrange présence s'amplifia au point de le faire frissonner. Sentant qu'il ne pourrait lutter longtemps contre cette force, Auguste cria « j'entre maintenant ! » et pénétra dans la pièce.

Il devina une vague forme au fond de la pièce, noyée dans l'obscurité la plus totale. Un léger bourdonnement monta, accompagné d'un murmure.

« N'approchez pas. Vous pouvez encore renoncer. » À cette distance, le docteur perçut plus nettement l'altération dans la voix de Diane, une vibration étrangère et inhumaine. La flamme de sa lampe tempête semblait incapable de lutter contre les ombres rassemblées ici. Au cour de ce trou obscur, si proche et pourtant inaccessible, il distingua deux éclats lumineux, d'une étrange teinte violacée. Delhomme avança, sa lampe droit devant lui, déterminé à en finir.

« Voyez, alors. » Et il vit. La silhouette de Diane se dessina, et il découvrit l'origine de ce bourdonnement sourd qui lui remuait les entrailles. L'air était agité, envahi d'une fumée agitée par un phénomène inconnu, et les ombres se jouaient de toute logique sous ses yeux effarés. Comme suspendue, elle le dévisageait de ses pupilles brillantes et posa pied à terre. Une poussière noire s'échappait du fond de la chambre et venait lui lécher les pieds, bouffée après bouffée. Il n'y avait plus de retour possible. Le silence tomba dans la pièce et Auguste put enfin distinguer ces formes immenses qui jaillissaient de la jeune femme, ce mélange de film translucide, et de chitine brillante, mouchetés de scories, de cendre et de poussières trahies par cette faible lumière. Ses jambes le trahirent et il tituba en arrière, jusqu'à heurter un mur et s'effondrer au sol. Il ferma et rouvrit les yeux à plusieurs reprises mais elles ne disparaissaient pas, ces énormes ailes insectoïdes, animés d'un lent mouvement silencieux.

Auguste ne put réprimer un rire nerveux et soupira. Diane s'approchait, maintenant, suivie par son cortège d'ombres.

« Et maintenant ? Je vais mourir ? Est-ce que je fais un cauchemar ? » demanda-t-il d'un ton sincère. L'odeur de Diane lui parvint, semblable à l'humus d'une forêt humide.

« Cela aurait pu demeurer un cauchemar, si vous n'étiez pas entré, Auguste. » Elle lui saisit les mains, et ce contact frais le réconforta. « Mourir ? Ce serait possible, mais avez-vous fait tout ce chemin pour finir ainsi ? »

« Je me demande si c'est ce que l'on ressent en devenant fou, Diane. Quand vos sens vous disent quelque chose que vous savez faux. Qui finit par gagner, dans ce combat ? »

« Il y a une part de vous qui a toujours su que vous me trouveriez. Êtes-vous capable de lui faire confiance, c'est là la vraie question. » Il leva les yeux et croisa le regard de Diane, des yeux qui eux aussi avait perdu leur humanité, mais qui n'avaient rien d'effrayant.

« Qui êtes-vous ? »

« Vous pouvez m'appeler Obsidiane. »

Poussé par une impulsion, il étreignit brusquement Obsidiane et la tint serrée contre lui, le visage plongé dans ses longs cheveux noirs. Sous ses mains, il reconnut la chaleur d'un être humain, la douce respiration d'une femme qui le tirèrent de son incrédulité, de cette absence de réalité qui régnait dans cette chambre, cette maison. Libérés de cette tension, ses bras couverts de sueur tremblèrent violemment, et il hoqueta, presque à bout de souffle.

« Obsidiane. » parvint-il enfin à articuler. « C'est... de circonstance. » Il ouvrit les yeux, s'aperçut que ses doigts frôlaient l'un des ailes. Obsidiane suivit son regard et l'encouragea.

« Je ne crois pas que ce soit dangereux, Auguste. »

Sa main caressa la naissance de la structure, découvrit les nervures froides au toucher, et fut prise d'un fourmillement semblable à celui qu'on pouvait éprouver en retirant un chandail. L'appendice était indubitablement réel et si différent de tout ce qu'il avait pu rencontrer. Il libéra enfin Obsidiane et frotta ses phalanges noircies.

« Qu'est-ce que vous êtes, Obsidiane ? Expliquez-moi. »

« Auguste, croyez-vous aux anges ? »

« Même si c'était le cas, vous ne ressemblez pas vraiment à un ange. » La réplique lui tira un sourire.

« Et bien appelons-moi une Faë. »

Le docteur comprit qu'il venait désormais d'entrer dans une logique différente de celle qui avait régi son existence jusque là. Obsidiane était accroupie sous ses yeux, ses ailes quasiment repliées. Ce qui restait de sa robe de chambre avait désormais pris la couleur du charbon et le motif sur sa peau brillait d'un éclat sombre, comme autant de ronces et de feuilles d'encre luisante.

« Une fée... oui, je vois. Une fée noire alors. »

C H A P I T R E V I I I

Vu avec les idées plus claires, le Bateau Ivre perdait de sa superbe et son aspect réconfortant.

L'intérieur accusait le poids des années et malgré les efforts visible du tenancier, il se fondait la masse des cafés ordinaires sans réels défauts mais sans étincelle de grâce. Ce qui n'ôtait rien aux qualités d'une salle chauffée pour qui affronter une matinée aussi fraîche.

En s'installant, Jacques ne manqua pas de remarquer le visage de Marianne s'illuminer à sa vue. Les détails de son passage ici manquaient de précisions ; visiblement, il n'avait pas fait mauvaise impression, dans d'autres circonstances, sans doute aurait-il tenté sa chance auprès d'elle.

« Bonjour, Marianne, n'est-ce pas ? »

« Je ne pensais même pas vous revoir », fit-elle sur le ton de plaisanterie. « Qu'est ce que ce sera pour vous ? »

« Un café, merci. Je n'étais pas au mieux de ma forme, en fait. Sans compter les imprévus de la soirée. De sacrés imprévus, même. »

« En tout cas, vous avez meilleure mine. Tout se passe bien pour vous ? »

« J'ai trouvé quelqu'un pour m'héberger, un certain Fabrice, à peu près mon âge. C'est un garçon sympathique, d'ailleurs il m'a proposé de faire quelques travaux dans la journée. Enfin, je ne vais pas vous ennuyer trop longtemps avec ma vie. Devinez qui m'a présenté à Fabrice ? Catherine, la fille dont on discutait l'autre soir. »

À la simple notion de Catherine, elle se rembrunit, avant d'afficher un sourire légèrement crispé.

« Ha, vous êtes finalement entré en contact... »

« C'était plutôt mouvementé », corrigea Jacques sans attendre. « Vous devez me trouver stupide de vous demander cela, mais... »

« Vous avez des questions à son sujet », soupira Marianne. « On en reparle quand je vous amène votre tasse, vous voulez bien ? »

Jacques se sentit gêné en la voyant partir vers le comptoir. La complicité qu'il avait pu ressentir en sa compagnie faisait partie de ses bons souvenirs, et peut-être venait-il d'y mettre un terme. Après deux jours sans nouvelles, il avait réellement besoin de satisfaire sa curiosité, quitte à revenir sur ses traces sans trop de doigté. Il observa le ruban toujours attaché à son doigt, unique lien matériel avec la mystérieuse jeune femme. Des étudiants qui gravitaient autour d'elles le soir de leur rencontre, il ne vit nulle trace, Marianne était donc sa seule source d'information.

« Voilà », fit-elle en remettant une tasse de café brûlant. « Alors qu'est-ce que vous voulez apprendre au sujet de... Catherine ? Je vous préviens, je ne connaissais même pas son nom, alors je ne vais pas être très utile ! » constata la serveuse avec un pointe d'humour. Jacques sentit chez elle la même envie de partage que la sienne. Elle inspirait même une certaine sécurité, contrairement à la blonde fantasque.

« En fait, je ne l'ai pas revue depuis mon dernier passage. Elle m'avait suivi, poursuivi serait plus exact, quand j'ai quitté votre café. La suite est un peu compliquée, mais elle m'a été d'une aide précieuse, alors j'aimerais en savoir plus. La remercier, évidemment » ajouta-t-il en déguisant un rien la vérité.

« Elle vous mène par le bout du nez, ma parole ! Et dire qu'on s'était amusés de ces pauvres types accrochés à leur fille d'un soir. Ça ne vous dérange pas, tout ça ? »

Le jeune homme garda le silence. Elle venait de pointer du doigt la raison de sa répulsion envers Catherine, cette sainte horreur de la sujétion. Bien entendu, cette crainte semblait futile à présent, mais il offrait l'image d'une personne bien indécise à Marianne.

« Je ne lui tourne pas autour. Pas comme quelqu'un qui espère quelque chose. C'est plutôt elle qui est venue, et je n'ai toujours pas compris pourquoi. Et maintenant, les rôles sont inversés, comme on dit. » Il se sentit brusquement ridicule et Marianne dut le remarquer car elle se fit compréhensive :

« Allons, ce n'est pas grave. Je me faisais du souci pour vous, c'est tout. »

« Et pourquoi ? Je suis bien comme ces autres imbéciles, non ? »

« Non, vous êtes différent. Je croise beaucoup de gens, et je sais à quoi m'en tenir. Cette Catherine, par contre, je ne suis pas arrivée à la cerner. Et je n'aime pas trop son entourage. C'est pour ça que vous devriez laisser tomber. »

« Son entourage, qu'est-ce que vous voulez dire ? » La serveuse haussa les épaules.

« Elle, je ne la vois que depuis une quinzaine de jours, comme venue de nulle part. Mais les gamins, eux, c'est de la graine de bandits. Là, ce sont des étudiants gentils et tout, mais je suis sûr qu'ils participent à des combats de rue. Il font le coup de poing contre d'autres bandes, vous voyez le genre ? Je ne sais pas ce qu'elle fait à discuter avec eux. »

Une idée malsaine traversa l'esprit de Jacques, qui se garda d'en dire un mot. Il termina son café et décida de prendre congé..

« Et bien merci encore », fit-il en lui glissant un pourboire généreux. « Je repasserai dès que possible. »

« Au revoir et soyez prudent ! » lui lâcha-t-elle avec sincérité.

Jacques reboutonna vivement le col de sa veste. Il disposait encore d'une demi heure avant son rendez-vous avec Fabrice, de quoi s'acheter un en cas pour le travail. Sur le trajet, il songea à Marianne, à ce qu'elle représentait pour lui. Coup sur coup, deux femmes s'étaient montrées bien attentionnées à son égard, alors qu'il affrontait le contrecoup d'une de ses crises. La gentille serveuse du Bateau Ivre apportait sa présence rassurante, alors que Catherine avait surgit comme une intruse. Une rafale de vent le fit sursauter, soudainement envahi d'une frayeur passagère. Jaques retira le ruban taché de sang séché et le fourra dans sa poche.

Vers quinze heures, Fabrice l'invita à prendre une pause. Les deux jeunes gens décidèrent de rester sur le toit sur lequel il avaient travaillé toute la matinée. Ils s'allongèrent sur leurs vestes, le temps de sécher la sueur qui leur collait à la peau. Malgré la faible température, Jacques savoura cet instant, libre d'admirer la vue en mâchonnant du pain au fromage. L'épuisant brouillard semblait totalement absent, et il avait l'impression de redécouvrir la ville et la côte.

« C'est beau, hein ? » Fabrice le tira de sa rêverie. Son visage relativement anguleux au teint mat, surmonté d'une ample chevelure bouclée trahissait ses origines italiennes. Il avait changé son prénom d'origine pour mieux se fondre dans sa patrie d'adoption, comme il le lui avait expliqué le lendemain de leur rencontre. Bien bâti, il semblait agile comme un chat aux yeux de son compagnon, encore mal à l'aise au sommet de l'immeuble.

« Oui. Ça change beaucoup. »

« On doit être les deux seuls gars prêts à se les geler au sommet d'un toit en cette saison », plaisanta Fabrice. « Mais ça en vaut la peine. C'est le genre de chose que la plupart des gens ne comprennent pas. »

« Ils ne comprennent pas quoi ? » Fabrice enfila sa veste et s'alluma une cigarette, en proposant une Jaques qui déclina. Les yeux rivés sur l'océan Atlantique, le transalpin s'expliqua finalement.

« Ils ne comprennent pas pourquoi certains sont prêts à faire des choses difficiles, ou sans intérêt en apparence. Ils ne comprennent pas que c'est pour toucher quelque chose de plus grand. »

« Tu penses à quoi, en particulier ? » Il hésita à évoquer Catherine.

« Je participe à des sorties, le soir, de temps en temps. Pas des trucs pour les gentils garçons, si tu vois ce que je veux dire. C'est une expérience, ça me plaît. Et toi, tu poursuis quelque chose ? »

« Pour le moment, pas vraiment », admit-il. « Il y a encore deux jours, je ne savais même pas si je resterais longtemps à la Rochelle. Pas vraiment de perspectives. Mais maintenant j'hésite. »

« Est-ce que ça à voir avec une certaine personne ? » Fabrice devina à la mine de Jacques qu'il avait fait mouche. « Tu n'arrives pas à te l'enlever de la tête, la fille, hein ? »

« Catherine ? C'est spécial... » hésita-t-il. « Je n'ai même pas pu la revoir depuis qu'elle m'a laissé chez toi. Et tu m'as même dit que tu ne la connaissais pas vraiment. »

Fabrice partit d'un grand éclat de rire, avant de lui administrer un tape amicale.

« Et bien, c'est si dur à dire ? Mais je pense à elle aussi, mon vieux ! Et on est pas les seuls, tu penses bien. Tu les as peut-être vus, les autres qui tournent autour de cette fille. »

« Oui, et normalement je n'en ferait pas toute une affaire. Elle est jolie, mais voilà... »

« C'est là que tu te trompes. Eux aussi, ils aiment flirter avec de jolies filles, c'est naturel. Mais ils insistent auprès de cella-là. Et tu peux me croire si je te dis que personne, pas un seul d'entre eux n'a gagné le grand prix. Pas même moi. En fait, Catherine n'est pas une femme facile, ce serait même totalement l'inverse, si tu vois ce que je veux dire. »

« Tu penses qu'elle joue avec les hommes ? C'est ce que je crois. On doit être bêtes, à toujours penser avec nos couilles au lieu d'être raisonnables. » ajouta Jacques. « J'ai l'impression de toujours prendre de mauvaises décisions. Et ça continue encore. »

Fabrice prit soudainement l'air plus grave. Il écrasa son mégot et lui indiqua un point situé au large.

« Regarde par là. On ne voit que l'océan, n'est-ce pas ? Mais tu sais que loin, très loin, il y a l'Amérique. Tu sais à quoi ça ressemble ? »

« On voit des photos, des gravures. Quel rapport ? »

« Et bien ça fait rêver du monde. Toi aussi, si tu ne te trouves pas de vrai boulot, tu vas te poser la question : « est-ce que j'y vais ? » un jour ou l'autre. Comme tu le devines, mon père a préféré s'arrêter sur la côte Ouest. Catherine, c'est pareil. Toi, moi, les autres on a senti quelque chose en la rencontrant. »

« Pas l'amour, quand même ? Tu me fais marcher, là ! »

« Non, non, pas ça. Mais une occasion unique, tu saisis ? Catherine, elle a tout d'une fille de la haute. Son allure, ses vêtements, sa manière de parler, de se tenir. »

« Une fille à papa ? Je m'étais posé la question. »

« Il y a autre chose, tu l'as senti. Elle vient nous parler à nous, des pauvres garçons qui n'en fréquentent jamais des femmes comme elles. C'est assez unique. Je ne sais pas ce que tu en penses, mais des Catherine, on va en croiser une seule dans notre vie. » Jaques se contenta d'opiner, pris dans ses souvenirs de la course poursuite. « Je pense que tu comprends pourquoi nous avons réagi comme ça. »

« Nous ne pouvons pas laisser passer cette chance, même infime. Comme si on croisait une princesse. »

« Tu pourras faire ce que tu veux, la question va te hanter, mon ami. « Est-ce que je laisse Catherine disparaître de ma vie sans rien essayer ? » Une seule chance. »

Jacques répéta ces mots intérieurement ; avec l'aide de Fabrice il pouvait mettre des mots sur ce sentiment d'urgence qui le tenaillait, au point de devoir mettre le sujet sur la table avec son -maigre-entourage. Il sentit que le garçon ne lui avait pas encore tout dit, mais brûlait de le faire, à la manière dont il le dévisageait.

« Une seule chance, oui. Mais est-ce que je ne l'ai déjà pas laissée passer ? Je ne sais même pas comment la revoir. » fit-il en lui tendant la perche.

« Je t'ai parlé de mes expéditions du soir. Est-ce que ça te tente de venir avec moi durant la prochaine ? Ça se voit que tu as le profil pour ça. »

« Le profil pour quoi, de quoi tu parles ? »

« Celui qui convient. Et qui plaît à Catherine, à mon avis. Ho, je t'ai dit qu'elle vient parfois à ces occasions ? » ajouta-t-il d'un ton faussent innocent. « Tu ne vas pas rater ça, je suppose ? »

« Et merde. Tu peux compter sur moi. » Jacques scella leur accord d'une franche poignée de main avec un Fabrice visiblement ravi.

« Hehe, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour une princesse... Allez, viens, on a encore pas mal de travail à faire. »

—

Ils progressaient vers le nord l'agglomération, dans ces quartiers bâtis près du nouveau port. Sur les conseils de Fabrice, Jacques s'était vêtu d'habits usés et n'avait pris qu'un repas relativement léger. Ici, les rues étaient moins bien éclairées qu'en centre ville, mais le ciel nocturne s'annonçait suffisamment dégagé. Les deux jeunes gens s'assirent sur un banc de pierre d'où l'on pouvait apercevoir une partie des quais et des navires amarrés, grande silhouettes noires piquetées de fanaux. Après quelques minutes d'attente, ils furent enfin rejoints par un groupe d'une dizaine d'hommes.

Tandis que Fabrice s'entretenait avec la bande, Jacques essaya de retrouver un quelconque visage familier. Certains avaient certes des traits de ressemblance avec les étudiants croisés au Bateau Ivre, mais il ne pouvait jurer de rien, dissimulés qu'ils étaient par leurs chapeaux et écharpes. Dans la pénombre, il ne voyait qu'une foule indistincte, mais ressentait malgré tout une certaine fièvre. Il serra et desserra les poings à plusieurs reprises, afin de canaliser sa tension grandissante. Fabrice revint enfin et lui parla à voix basse.

« C'est bon. On va aller voir ceux de la Palice. On n'est pas certain de combien ils sont, alors prépare toi à courir s'il le faut. »

« Il y a une raison derrière ça ? » Fabrice eut un sourire en coin.

« Ils ne les aiment pas trop. Moi je m'en fiche, mais il fallait bien choisir, non ? Et comme je connais mieux ceux du centre ville... »

« Je me demande ce que je fais là. » maugréa Jacques.

« Hé, je peux reconnaître un gars qui sait se défendre. À première vue, t'es plutôt sympa, mais je sens le fauve derrière. » s'expliqua l'Italien.

« Ne raconte pas de salades » protesta-t-il. « C'est du chiqué, tu peux pas sentir ce genre de choses juste en croisant un mec. Tu ne me connais même pas. »

Fabrice fit mine de compter sur ses doigts.

« Primo, t'as bien voulu venir, et c'est pas vraiment une attitude de mauviette. Deuxio, tu mens vraiment mal, mon vieux. Terzio, si Catherine t'a remarqué, c'est pas un hasard. »

« Attends, qu'est-ce que tu veux... » il n'eut pas le temps de lui poser la question, car Fabrice avait hâté le pas pour rejoindre le reste du groupe. Revenu à sa hauteur, il l'interrompit avant qu'il ne puisse parler.

« Économise ta salive. Je préfère te laisser la surprise. »

Jacques ne parvint pas à lui arracher davantage d'explications. La bande avançait discrètement. Il ne connaissait pas le quartier, mais ressentait bien plus d'excitation que d'inquiétude, portait par l'esprit de groupe. Au fond de lui, trépidante, il entendait la bête piaffer d'impatience. En cet instant, ses bonnes résolutions n'étaient plus qu'un lointain souvenir.

Soudain, quelqu'un intima le silence et tout le monde se mit à scruter l'extrémité de la rue. Les fenêtres des immeubles étaient condamnées ou hermétiquement fermées, abandonnant la voie aux jeunes assoiffés de combat. Dans cette obscurité, Jacques ne parvenait pas à distinguer une présence, malgré des impressions fugitives de mouvement. La lune se libéra quelques instants de sa gangue de nuages ; son éclat blême donna dès lors le signal de l'attaque.

Comme emporté par un vif courant, il se rua à la suite des autres, dans un concert de cris et de bruits de course sur le pavé. Immédiatement, la situation devint confuse, il ne reconnaissait plus avec certitude ami comme ennemi. Un poing vola vers son visage, qu'il arrêta instinctivement du bras. L'agresseur lui lança un crachat et tenta de le frapper derechef. Ses réflexes de bagarreux lui revinrent, affinés par trop de situations explosives. Jacques faucha brutalement son agresseur, avant de lui administrer une série de coups qui le laissèrent prostré au sol. Empli d'une énergie nouvelle, il se précipita en direction des cris de colère et de douleurs qui retentissait un peu partout.

Il vola d'une situation à l'autre, fut violemment plaqué contre un mur avant de se dégager d'un coup de genou, arracha aux griffes de ses adversaires un de ces alliés cloué au sol et roué de coups de pieds. Au bout d'un moment, il sentit le goût si particulier du sang dans sa bouche, sans même se souvenir avoir été frappé. Le combat, d'un semblant de bataille rangée, s'était métamorphosé en une série de courses poursuites confuses. Une fraction des deux bandes s'étaient égaillés dans les rues avoisinantes, le reste continuant à se battre non loin. Cependant, comme pris dans le brouillard, ne lui parvinrent plus que des clameurs indistinctes. Alors qu'il reprenait son souffle et tâtait le visage, à la recherche d'éventuels dégâts, Jacques l'aperçut. Perchée en haut d'un escalier, Catherine ne ratait pas une miette du spectacle. On ne pouvait pas la confondre, sa longue robe rouge répandue sur les marches comme une grande tâche sombre. La jeune femme le remarqua et lui fit un clin d'œil.

Il n'eut pas le temps de réagir. Un des autres garçon l'entraîna à sa suite, les autres lançaient des insultes et des directions. Le bruit de cavalcade enfla et Jacques comprit enfin que tout le monde prenait la fuite, peut-être par crainte de la maréchaussée. Il se retourna une dernière fois en direction de Catherine, mais celle-ci avait disparu, comme évanouie dans la nuit.

Il s'arrêtèrent non loin des quais. La mer reflétait l'astre nocturne en une myriade d'éclats mouvants. En nage, Jacques arracha sa veste pour profiter de la faible brise en provenance de l'océan. Son corps le brûlait partout où il l'avait malmené.

« Mère de Dieu, c'était bon ! » Ne restait plus que Fabrice, l'air tout aussi épuisé que lui. « Alors,

t'as pris ton pied ? On dirait que tu t'en es bien tiré. »

« Je crois que je l'ai vue », répondit-il d'une voix cassée. « Elle regardait...merde, je n'y comprends rien. »

L'Italien s'approcha, le visage luisant de sueur. « On va la revoir. » Il jaugea rapidement l'état de son compagnon. « Tu m'as l'air plutôt en forme. Pas le genre à prendre des coups, hein ? »

« Parle pour toi. Tu t'es vraiment battu ou tu étais planqué pendant tout ce temps ? »

Fabrice s'essuya le front d'un revers de manche et bomba le torse.

« J'essaye de garder ma tête de beau gosse. Tout est dans l'esquive, mon pote. L'esquive. »

« Mais rien ne vaut un peu de mal pour sentir le combat vous embrasser. » Jacques se retourna et découvrit Catherine nonchalamment appuyée contre une barrière. Cette fois-ci, elle arborait une chapka au poil roux sombre d'où s'échappait quelques tresses et un flot de mèches désordonnées. L'espace d'un instant, il eut la sensation de voir ses yeux briller d'un éclat doré.

« Mais s'est du sang ! » s'exclama le jeune homme en avisant son visage tacheté de marques sombres. « Qu'est-ce qui vous est arrivé, vous allez bien ? »

« Ce n'est pas le mien », répondit-il d'un ton serein ; Fabrice haussa les épaules. Elle se redressa et en quelques foulées se retrouva à côté d'un Jacques désarmé. « Il est encore brûlant », lui confia-t-elle. « Et toi, comment te sens-tu ? Je t'ai vu à l'œuvre, c'était une magnifique prestation. »

Sur la défensive, il ne parvenait pas à détacher ses yeux des gouttelettes qui maculaient le menton de la jeune femme.

« Vous vous êtes battue ? Qu'est-ce que vous avez fait ? » insista-t-il en la dévisageant. Elle s'essuya le bord des lèvres d'un coup de langue et garda le silence, comme pour savourer le moment.

« Elle aime assister à la fureur d'un combat. » fit Fabrice avec un sourire entendu. « En fait, ça la met dans tous ses états. Je suis sûr qu'elle est allée voir les blessés. Les femmes, toujours si attentives ! »

Jacques fixait les pupilles dorées de Catherine et n'y trouva aucune marque de compassion, seulement une excitation malsaine. Brusquement, il eut comme un haut le cœur.

« Vous avez bu du sang ! » s'exclama-t-il en reculant de quelques pas, l'air effaré. « Mais vous êtes malade ! Et toi, tu trouves ça normal, en plus. », lança-t-il à l'adresse de Fabrice. « Ne me dis pas que tu le savais. »

« N'exagère pas... » commença ce dernier. Mais Jacques avait déjà récupéré ses vêtements.

« Je me tire. Elle me fait vomir. »

Il s'éloigna à grands pas, sans un regard pour Catherine. Son compagnon s'élança à sa poursuite.

« Attends ! Tu te trompes, Jacques. Attends-moi. »

« Je me trompe sur quoi ? Je ne sais pas ce qui lui plaît, mais moi ça me dérange. Ça me dérange beaucoup. » martela Jacques en laissant exploser sa colère.

« Elle aime les hommes machos, prêts à se battre. T'avais pas saisi ? C'est la bête qu'elle a senti chez toi, chez moi. Il n'y pas de mal à ça. »

« J'ai senti autre chose, moi. Elle s'est étalé du sang sur la figure ou Dieu ne sait quoi ! Et tu marches à fond dans son délire, elle t'a hypnotisé, ma parole ? »

« On n'échappe pas si facilement à Catherine. » Jacques s'arrêta et le dévisagea froidement.

« Tu ne la connais que depuis deux semaines. Ne me fais pas marcher, je t'en prie. » Fabrice sourit à nouveau.

« Il y a des choses qu'on peut sentir tout de suite. Toi aussi tu vas comprendre. »

« C'est cela. Laisse-moi seul, s'il te plaît. »

« À la revoyure ! Je rentre de mon côté. »

Quand il arriva au centre-ville, il sentait des larmes acides lui brûler les yeux. Toujours furieux, Jacques s'arrêta près d'une fontaine, et s'aspergea le visage d'eau glacée. Il se frotta vigoureusement les mains et commença à essuyer frénétiquement toute trace de sang sur ces habits, ou ce qui pouvait y ressembler. Comme d'ordinaire, ses souvenirs de la bagarre étaient confus, couverts d'éclaboussures écarlates. Mais sa colère n'avait pas voulu s'éteindre et s'en prenait à Catherine, à Fabrice, et surtout à lui-même.

« Crois-tu que tu vas la faire partir de cette manière ? En laissant tout cette force se diluer dans l'eau claire ? » Jacques frissonna au son de cette voix douce, et garda les yeux baissés. Elle se pencha jusqu'à pouvoir lui murmurer à l'oreille. « As-tu peur de moi ? Ou plutôt de toi, non ? »

« Oui j'ai peur de moi ! » admit-il, les dents serrés. « Je voulais devenir un autre homme. Pas un type qui parle avec ses poings. Et puis, j'avais cru... je me suis trompé. »

« Trompé à mon sujet ? Pourtant je suis bel et bien la même. N'as-tu rien retenu de notre première rencontre ? Tu as bien combattu, ce soir, comme le font ceux dont c'est la nature profonde. »

« Arrêtez. »

« C'est difficile à admettre, sans doute. » Il frémit en sentant la jeune femme lui frôler le bras. « Mais c'est la réalité, et c'est cela qui t'attriste. »

« Et si j'aime me battre, hein ? Qu'est-ce que ça peut faire ? C'est différent de vous, je... » Jacques n'arrivait pas à formuler ses mots. « Vous venez au spectacle, vous faites, je ne sais quoi, pour vous retrouver couverte de sang. Qu'est-ce que vous êtes ? »

Catherine lui attrapa le bras avec une poigne surprenante.

« Et pourquoi n'en n'aurais-je pas le droit ? Tu frémis dans l'excitation du combat, la peur, la douleur, la force. Je peux bien en avoir ma part, à ma manière. Je connais ce qui court dans tes veines, bien mieux que tu sembles le connaître toi. Regarde-moi donc, je t'en prie. »

Jacques s'arracha à son étreinte et fouilla dans ses poches.

« Tenez », fit-il en lui tendant le ruban de soie écarlate. « Je n'en ai plus besoin. » Elle s'empara du bout de tissu et le porta à ses narines, sans quitter le garçon des yeux.

« Il ne reste que des cendres, mais même après tout ce temps, je peux m'imaginer leur chaleur intense. » constata-t-elle. « Vas-tu réellement renoncer à ce que tu en train de redécouvrir ? » Catherine ôta sa coiffe, dévoilant son front couvert d'une fine sueur. Elle passa la main dans le jet d'eau et l'apposa contre la tempe de Jacques. « Elle est si froide. Aspirer-tu à cela, cette fraîcheur inoffensive, éteinte ? »

Jacques fut pris d'un bref hoquet de rire. Il écarta doucement les doigts glacés de Catherine, puis se frotta les bras pour se réchauffer.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle, l'air amusée.

« Je songeais à quelque chose qu'on m'a dit aujourd'hui, c'est tout. », dit-il en remettant sa veste. « Il fait très froid, en effet, maintenant que j'y pense. »

« Et qu'était-ce ? » Il entreprit de lui prendre sa chapka et l'ajusta tant bien que mal sur ses longs cheveux blonds. Catherine le dévisagea, presque surprise de l'attention.

« Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour une princesse ? »

C H A P I T R E IX

La jeune femme apporta la marmite d'où montait depuis près d'une heure une odeur agréable, sous l'oeil impatient des convives. Ils étaient cinq réunis autour d'une table au bois lustré par des années d'usage. La pièce qui leur servait de salle à manger avait peut-être abrité un alambic, ou tout autre machine, au vu des espaces laissés vacants dans les murs de maçonnerie. Les lampes à pétrole et les victuailles lui conféraient malgré tout une allure des plus chaleureuses.

« Ha, Laetitia, que ferions-nous sans toi. » Gontrand sourit de toutes ces dents à l'adresse de la cuisinière. Ses cheveux coupés courts et ses vêtements proches des hommes présents lui donnaient l'air d'un garçon manqué malgré son visage innocent. « Je ne sais pas comment tu as trouvé de quoi faire un vrai ragoût, championne ! »

« Il suffit de suivre les ratiers. Une fois assaisonnés, c'est bien meilleure que du gibier. » rétorqua-t-elle sous les rires de l'assistance.

« En tout cas c'est pas de refus, une fois de temps en temps. C'est qu'on en a abattu du travail, nous autres. » remarqua Marc, un petit homme dans la quarantaine, au crâne passablement dégarni.

« C'est un peu vite dit, ça. » Sylvain tentait avec quelque succès de se maintenir une allure plus présentable que ses collègues, en particulier par le biais d'un bouc impeccablement taillé. Les cheveux châtain plaqués en arrière, il se piquait également de mieux s'exprimer. Se tournant vers Sébastien et Gontrand avant de poursuivre. « Je lève mon verre à votre aventure, qui croyez-moi, occupe encore les rédactions. Cela dit, je n'aimerais pas être à votre place. »

« Que veux-tu qu'on y fasse », maugréa Gontrand. « Disparaître, comme ça, sans demander notre reste ? On n'a même pas été payés pour le coup d'avant. »

« Le Duc vous retrouvera de toute manière. Par la peau des fesses qu'il vous ramènera. » prophétisa Marc en ricanant. « Je ne sais pas ce que vous avez fait à la sainte Vierge, pour vous retrouver avec un type pareil. »

« Il vous as tirés de ce guêpier. » remarque Laetitia avec calme. « Et c'était pas triste à ce qu'on m'a dit. »

Gontrand mastiquait ostensiblement, abandonnant Sébastien face aux regard avide des trois autres. Pris au piège, il vida un gobelet de vin et s'éclaircit la gorge avant de commencer :

« Hmm, oui, c'était du vrai spectacle. Vous voyez-un feu d'artifice, comme pour le quatorze Juillet ? Et bien le Duc a tiré et c'était presque la même chose. Une grande fusée bleu, brillante et tout, qui faisait un boucan du diable. Elle a touché l'Ombre et ça l'a mise à terre, boum ! »

« Je croyais que c'était une femme. En tout cas c'est ce que Gontrand avait dit, n'est pas, Gontrand ? » Ce dernier hocha la tête en silence, l'air contrit. Des deux cambrioleurs, il semblait de loin le plus affecté par leur récente mésaventure.

« Une femme, une femme, oui, ça ressemblait à une femme. Mais une bonne femme, ça ne survit pas aux balles ! Elle était prise dans.. dans une sorte de fumée bizarre, un truc sortis des enfers. Moi, je vous dis, c'était un fantôme pas une vraie femme. »

« On va plutôt imaginer que vous flippiez à mort. Un truc imprévu s'est passé et vous vous êtes faits dessus. »

« Le Duc l'a vue, lui aussi. Et il avait l'air bizarre après qu'on soit partis. Ce diable d'homme, je ne sais pas ce qui peut l'inquiéter alors croyez-moi, c'était du sérieux. »

« Le Duc, il ressemble parfois à une sorte de magicien » remarqua Sylvain. « Et ce matériel qu'on nous fait récupérer est plutôt étrange, si vous voulez mon avis. »

« Je ne crois pas à ces histoires. Si des crânes peints, des amulettes et tout ce genre de conneries intéressent quelqu'un ce n'est pas mon problème. » Laeticia se tenait le menton entre les mains, songeuse. « Mon père a vendu pendant des années ce genre de machins de charlatan. Mais le Duc, oui, il a quelque chose de spécial, je suis d'accord. »

« C'est un timbré. Ce gars ne dit son vrai nom à personne, vous trouvez ça normal ? Et peu causant avec ça, à se balader avec son chapeau trop grand. » insinua Marc, dont le visage exprimait tout le plaisir qu'il éprouvait à parler dans le dos des gens.

« C'est de la prudence » rétorqua Sylvain, en tapotant son assiette du plat de son couteau. « Pas de nom, pas vraiment de visage. Il joue les fantômes, pour ne pas se faire prendre. »

« Non. Moi je te dis qu'il est taré. Laeticia l'a même vu s'étaler de la cendre sur le visage, une fois. Et la manière dont il vous regarde, on est juste de la merde pour lui, il ne le dit pas comme ça, directement, mais je connais les gars qui pensent comme lui et ça y ressemble. »

« C'est parce qu'il est intelligent et que toi, t'es con. » Marc prit un air faussement blessé.

« Mais oui, mais oui. Et quand il parle tout seul, c'est son intelligence. Et son oiseau, le gros hibou, là, vous savez qu'il lui a donné un nom ? »

« Marc... » tenta vainement de l'interrompre Laeticia.

« Baron. Il l'appelle Baron. Parce que la bestiole c'est un grand duc, voyez ? C'est fendard, non ? Baron ! »

Une main gantée s'abattit sur le crâne dégarni de Marc, enserra sa peau nue.

« Mais tu es un petit futé, dis-moi. Tu devrais prendre le temps de réfléchir à un nouveau nom qu'on présentera à Baron, je suis certain qu'il appréciera l'attention. »

« Je.. je.. » balbutia-t-il, mais le Duc lui apposa l'index sur les lèvres.

« Non, ne dis rien. Je ne voudrais pas que tu parles trop hâtivement. » Se tournant vers Sébastien, il lui lança d'un ton sec. « Sébastien, viens avec moi, je t'en prie. »

Ce dernier se décomposa à vu d'oeil et chercha vainement du soutien du côté de son ami, dont le teint avait viré à la cendre.

« Moi ? Et Gontrand, on.. »

« Seulement toi. » L'ordre claqua comme un coup de fouet. Le Duc lui jeta son manteau dans les bras et tous deux quittèrent la pièce, à présent plongée dans un silence pesant.

--

Ils s'arrêtèrent à quelques distance de la demeure, là où la lumière jaunâtre en provenance des fenêtres finissait de s'estomper. Non loin, un groupe de peupliers marquaient l'orée du bois qui

ceignait l'arrière de la propriété. Sébastien restait immobile et silencieux, droit comme un I, tandis que le Duc posait un sac de cuir souple sur le sol humide.

« Bien », fit-il, en s'approchant de Sébastien. « Désolé pour le froid, c'est de saison. Je suppose que tu sais de quoi nous allons nous entretenir ? »

« On en a déjà parlé. Pourquoi ici ? »

« Je pose les questions. Nous avons parlé de ce qui s'est passé, en effet, mais j'aimerais aborder ce qui va suivre, maintenant. Gontrand m'affirme que c'est bien toi qui a tué l'antiquaire. Est-ce que tu le confirmes ? »

« Oui », répondit-il crânement, « c'est bien moi. »

« Parfait, nous gagnons du temps. Alors dis-moi ce que tu en penses. Est-ce que tu as réfléchi à ce meurtre, à ce qu'il signifiait ? »

Le Grand Duc s'était mit à faire des cercles autour de Sébastien, qui le regardait faire, les bras croisés pour se donner quelque contenance.

« Non, je n'y ai pas réfléchi. Pas plus que ça, c'était un accident. »

« Donc, ce mort ne te hante pas. As-tu quand même ressenti quelque chose ? »

« Je suis un gars normal. C'est arrivé, c'est tout. Et puis il y a eu cette Chose ! Vous l'avez vu tout comme moi, vous l'avais même affrontée ! » s'exclama-t-il d'une voix plus aigüe.

« Cesse immédiatement ! » gronda le Duc. « Je veux savoir si cela t'a fait plaisir de tuer cet homme, alors réponds moi sans changer de sujet. »

« Merde, bien sûr que non. Je ne suis pas comme vous ! »

« Moi ? » s'étonna-t-il en se désignant des mains. « M'as-tu déjà vu en train de tuer quelqu'un, d'y prendre plaisir ? »

« Non », admit Sébastien. « C'est juste que... »

« Je te donne cette impression, mais à ton avis à quoi cela tient ? Peut-être sens-tu une différence, quelque chose au fond de moi que tu peux sentir, quelque chose qui te fait peur. » Le Duc s'arrêta et agrippa sans préavis Sébastien par le col. « Alors ? Pourrais-tu me mettre à terre si tu le voulais, Sébastien ? »

Ce dernier tenta brièvement de se défaire de la poigne d'acier du Duc, et renonça.

« Et bien ? C'est tout ce que tu peux faire ? Tu ne veux même pas essayer ? »

« Vous savez très bien que vous êtes meilleur que moi à la lutte », siffla-t-il en lui jetant un regard assassin. « Je n'ai pas besoin de me prêter à votre petit jeu, pour que vous faire plaisir. »

« Très bien. » En un instant, le Duc le projeta à terre, puis le plaqua du pied contre la terre froide quand il fit mine de se relever. « Tu me poses problème, vois-tu. Que dois-je penser de toi ? Tu préfères ramper sans même vouloir vérifier si tu ne pouvais pas me battre. Tu éclates le crâne d'un pauvre homme qui a le malheur d'avoir le sommeil trop léger. Tu es prudent et lâche. Et pourtant, tu ne sembles pas vraiment touché par ce qui t'arrive. Tu es différent de Gontrand, qu'en penses-tu ? »

Sébastien gronda et gémit alors que la botte du Duc s'enfonçait douloureusement dans ses cotes. Mais le regard toujours noir, il ne répondit pas. Son bourreau lui tendit alors la main et l'aida à se relever.

« Tu sembles prêt à encaisser pour sauver je ne sais trop quel honneur, on dirait. J'ai discuté avec Gontrand avant toi, et il ne sera plus longtemps des notres. Dès demain, il ira s'acheter un billet de train pour la destination de son choix, lointaine de préférence. »

« Vous le laissez partir ? » fit-il d'un ton surpris. « Je pensais que vous... »

« Un autre cadavre sur les bras ? » Le duc se tourna en direction du bosquet. « Par là, non, c'est ce que tu ferais, à ma place ? Qui irait chercher un trou creusé dans ces bois où personne ne vient ? Mais dis-moi », ajouta-t-il d'un ton grave en lui pointant l'index contre la poitrine. « Ceux qui travaillent avec toi, que penseront-ils en regardant celui qui est prêt à les laisser crever ? Que feront-ils le jour où tu remettras leur vie entre tes mains ? »

« Je ne sais pas. »

« La mort ne te colle pas encore à la peau. Tu ferais bien de ne pas la laisser s'installer. » Sans cesser de parler, Le Duc s'éloigna et se mit à fouiller dans son sac. « Sébastien, j'ai besoin de gens capables de sang froid. Est-ce que tu te sens capable d'en avoir ? »

« J'ai été surpris. Et puis le fantôme... Je peux faire mieux. Mais ce n'était qu'une exception. »

« Que penses-tu de ce qu'on te fait faire ? »

« C'est plutôt simple, jusqu'à maintenant. On me donne des listes d'objets à ramener, et je le fais. »

« Tu ne demandes même pas qu'elle en est la raison, ce qu'ils représentent ? »

« Pourquoi faire ? Moins j'en sais, mieux je me porte. Je n'ai pas spécialement envie de vous connaître en détail non plus, si vous voulez tout savoir. »

« Et bien, comme tu le constates, ce qui te semble simple peut se compliquer sans avertissement. Voilà pourquoi j'ai besoin de savoir dès maintenant si tu ne vas pas me faire défaut. Parce que même si tu t'en doutes, je te confirme que si un autre problème survient, je ne le laisserai pas m'atteindre. Alors, du sang-froid, d'accord ? »

« Oui. » répondit Sébastien d'un ton ferme.

« Tu veux donc faire mieux, c'est très bien. Enlève donc ta veste » lui intima le Duc, en lui prenant le vêtement. « Et tiens moi-donc ça » ajouta-t-il en lui fourrant un animal dans la main. Sébastien observa le petit corps poilu, visiblement surpris.

« Mais qu'est-ce que ? »

« C'est un surmulot. Tiens-le à bout de bras, comme ça. C'est plutôt difficile d'en trouver, surtout en cette saison. » Le Duc s'éloigna et le jaugea tandis qu'il frissonnait dans le froid, le rongeur étendu dans sa paume ouverte ; il poussa alors un sifflement aigu, qu'il répéta à trois reprises.

« Tu pourras le lâcher. À toi de voir si tu le veux » expliqua-t-il en insistant sur le verbe. « Si je te parle d'un aigle, à quoi penses-tu ? »

« Je ne sais pas, moi un oiseau, un rapace. » répondit-il d'un ton nerveux. Sébastien jeta un coup d'œil nerveux en direction des arbres, jusqu'à que le Duc réclame son attention d'un claquement de doigt.

« Reste avec moi. Du sang-froid. Un rapace, donc, et que fait donc un rapace ? »

« Il chasse. Des oiseaux, des animaux. Merde, ça rime à quoi ? »

« Et quand est-ce qu'il chasse ? Est-ce qu'il se cache ? »

« En journée, je ne sais pas. Un aigle, ça tournoie dans le ciel, non ? C'est ça que vous voulez entendre ? »

« Et à quel genre d'hommes ça te fait songer ? Attends, ne te fatigue pas. Un aigle, c'est un soldat. Un homme que son pays envoie tuer l'ennemi, qui pourra porter un bel uniforme et avec de la

chance des médailles brillantes s'il revient des guerres. »

Sans prévenir une ombre s'abattit sur le bras de Sébastien et lui arracha un gémissement de douleur en plongeant ses serres dans sa peau nue. Il découvrit Baron, les plumes hérissées. Ce dernier ne tarda pas à s'intéresser à la friandise que lui tendait le malheureux, comme paralysé. Les traits déformés par l'épreuve, le voleur riva son regard sur le Duc qui l'observait, impassible, sans chasser le hibou qui s'attaquait à son repas.

« Il va faire vite », indiqua son maître d'un ton apaisant. « Je te laisserai réfléchir à ma petite parabole de l'aigle., Sébastien. Je veux que tu comprennes que ce que nous avons rencontré chez l'Antiquaire n'était pas du au hasard. Il est tout à fait possible que nous soyons face à une concurrence imprévue, et notre travail s'en trouvera profondément changé. Évidemment, à nouvelle charge, nouvelle récompense, et nouveaux dangers. »

Après un temps qui lui parut interminable, Baron s'arracha à son perchoir improvisé et disparut à nouveau dans la nuit. Sébastien plaqua sa main contre son membre ensanglanté, les larmes aux yeux, tremblant comme une feuille.

« Ce n'est pas bien cher payé... » observa le Duc. « Il y a une enveloppe pour toi dans ta chambre. Elle contient ce que je te dois jusqu'à présent. Tu peux la prendre et arrêter tout de suite. Ou la laisser et passer à la suite. » expliqua-t-il. « Et n'oublie pas de bien me laver tout ça, je n'ai rien à faire d'un estropié. »

Un hululement grave retentit au moment où il récupérait sa veste. Le Duc scrutait la frondaison noire, l'air impénétrable.

« À ton avis, est-ce-que je devrais lui chercher un autre nom ? »

--

Le Duc entra sans frapper dans la boutique et se dirigea dans l'arrière salle. Plongée dans la pénombre, la pièce sentait la poussière et la moisissure, envahie par les piles de vieux livres et d'objets de collection. La réserve aurait pu avoir fière allure sans ce désordre et cette négligence quasiment assumés, mais cela ne le dérangeait pas outre mesure. Cette atmosphère lui rappelait d'autres lieux, plus vieux et oubliés encore, un sentiment presque nostalgique. Mais il était ici pour celui qui se nichait dans ce repaire. Il frappa quelques coups une porte en bois peinte en des temps meilleurs et attendit.

« Qui se permet, à cette heure ? » la voix sourde trahissait l'exaspération. La porte s'entrouvrit, laissant passage à un vieil homme, à la taille encore imposante malgré l'âge et la maigreur. À la vue du Duc, il fronça les sourcils. « La nuit m'apporte un oiseau de mauvais augure... mais au moins est-ce là un dérangement acceptable. »

« Je vais ai manqué, professeur. Mais vous n'êtes pas obligé de l'admettre. »

« Vous me faites encore plus peur quand vous essayez de vous rendre amical. Enfin... venez, je suppose que vous avez bien des choses à me dire. »

« Votre curiosité vous perdra, professeur », ajouta le Duc sans malice. « mais effectivement, vous allez être intéressé. J'espère que vous lisez la presse ? »

« Un ramassis de bêtises. », le professeur Morlain haussa les épaules. « Mais si venez me parler de ce pauvre M. Basillac, je suis au courant. Mes clients n'ont eu que ce nom à la bouche depuis quelques jours. « Ne trouvez-vous pas cela horrible M. Morlain ? Ce pauvre monsieur, tué chez lui, en pleine nuit. Où va le monde si on s'en prend à d'honnêtes antiquaires ? » je vous épargne le reste,

mais je n'ai pas lu directement les journaux. »

Ils arrivèrent dans un petit salon aux couleurs fanées. Une tasse de thé refroidissait sur une table envahie par les livres et les notes. Le vieil homme libéra un peu de place, en marmonnant. »

« Vous n'aimez toujours pas recevoir du monde » observa le Duc.

« À croire que j'ai de mauvaises fréquentations » ironisa Morlain. Puis dévisageant le Duc, il ajouta : « Vous êtes venu m'apprendre que vous y êtes pour quelque chose, hein ? »

« Je suis désolé. J'aurais dû passer vous voir bien plus tôt, mais j'avais quantité de détails... à aplanir. »

« Je ne le connaissais pas vraiment », fit-il, songeur. « Une personne que j'ai croisé dans le cadre de mon travail, rien de plus. Tout de même, me voilà avec du sang sur les mains. »

« Très indirectement. Ne vous sentez pas responsable, professeur, il est impossible de tout prévoir, encore moins tout maîtriser. »

« Mais si je n'avais pas donné son nom, Basillac serait encore de ce monde. Si je ne vous avais pas aiguillé dessus... »

« Il ne connaissait pas la valeur de toutes ses possessions. Devrions-nous les laisser se perdre sans rien faire ? Nous avons déjà décidé que non, ensemble. Nous allons continuer à avancer, de manière encore plus souterraine s'il le faut, mais cette fois il faudra être encore plus vigilants. »

« Vous aimez mettre tout un chacun face à ses responsabilités. » Morlain soupira et remua son thé. « Sincèrement, je ne sais pas si je devrais vous mépriser ou vous admirer, monsieur l'anonyme. Lorsqu'a m'a proposé votre aide, je m'imaginai avoir affaire à un mercenaire, une brute sans scrupules. Brutal, vous l'êtes certainement, pourtant vous avez un talent indéniable. »

« Nous cherchons à progresser tous les deux. D'ailleurs j'ai de quoi vous intéresser, regardez-
donc. » intervint le Duc en posant une petite boîte sur la table. Le professeur la toucha prudemment de ses doigts osseux.

« C'est une manie chez vous d'emporter tout un fatras de choses. Auriez-vous quelque obsession ? Mais je vous ennuie, excusez-moi. Qu'est-ce donc ? » Il venait de sortir une balle qu'il observa à la lumière. Sa surface était gravée de sillons circulaires, emplis d'une matière sombre.

« Le projet dont je vous avais parlé. »

« Vous l'avait donc réalisé... et essayé, je suppose. »

« Utilisé, plus précisément, dans des circonstances qui l'imposaient. Et je vous épargne la question, oui cela s'est déroulé suite à l'incident concernant M. Basillac. »

« Vous n'avez aucune espèce de prudence. Utiliser pareille chose sans même l'avoir essayée... Et bien, racontez-moi, vous me faites languir ! » Le Duc s'amusa de voir Morlain soudainement devenu alerte et passionné, une métamorphose récurrente à chaque fois que venait son sujet de prédilection.

« La force du tir a bien déclenché une réaction, une grande décharge d'Anima. C'est bien là le bon terme, professeur ? »

« Ce n'est qu'une proposition », protesta Morlain, « vous savez bien que je n'ai pas encore d'idée arrêtée pour le nom de ce phénomène. »

« Va donc pour Anima. » l'interrompit le Duc avec un sourire. « Je n'ai malheureusement pas pu retrouver le projectile – je sais combien vous auriez aimé l'observer – mais comme vous pouvez le voir, nous aurons tout loisir de réaliser des essais en temps et en heure, n'est-ce pas ? Non, ce qui est réellement intéressant, c'est la cible. »

« Vous avez tiré sur quelqu'un. » devina le professeur, l'air sombre. « Ce n'est pas comme ça que l'Anima devrait être employé. Des hommes de votre espèce se tourneront décidément toujours vers de pareilles méthodes. »

« Épargnez-moi ce refrain, professeur, vous savez très bien que toute avancée comporte sa face sombre. J'ai bien utilisé une balle modifiée, mais pas contre une cible ordinaire. Il s'agissait d'une femme, une femme qui elle aussi faisait usage d'Anima. »

« Comment ? » Morlain répandit une partie du contenu de sa tasse sur son pantalon. ; manifestement choqué, il ne le remarqua pas. Le Duc savoura son effet quelques secondes.

« Quand je dis faire usage, le plus exact serait de reconnaître qu'elle maîtrisait l'Anima, bien mieux que vous et moi. Deux de mes hommes avait déchargé en vain leurs armes sur elle, et même si on peut mettre en doute leur capacité à toucher une cible, cette femme, elle était certaine de son... invulnérabilité. Pour le reste, j'ai pu le sentir lorsque j'ai été directement confronté à elle. »

« Mais qu'est-ce que ça signifie ? Comment l'avez-vous rencontré, d'abord ? »

« C'est le dernier point que je souhaitais soulever, professeur. Elle est apparue pendant que nous rendions visite à M. Basillac, justement. »

« Vous ne croyez pas aux coïncidences. »

« Vous non plus, je pense. »

« Et que lui est-il arrivé ? »

« J'ai eu l'impression sur le moment que ma riposte l'avait bel et bien terrassée. Mais aucune nouvelle n'a filtré à son sujet depuis et je n'ai pas pu m'en assurer, alors si j'étais vous, je ne compterais pas là-dessus. Je vais garder à l'esprit la possibilité de la croiser à nouveau. »

Maurlain se leva pour regarder par la fenêtre et se prit à rêver. : « Ce serait une incroyable source d'information. Vous vous rendez compte ? Nous ne sommes plus seuls ! »

« Permettez-moi de mettre en doute sa volonté de collaborer », plaisanta le duc, « elle doit garder de nous un souvenir assez piquant. »

« Vous considérez tout ce que vous ne connaissez pas comme une menace », le vieil homme plaqua sa main contre la vitre poussiéreuse. « C'est un prisme néfaste au travers duquel vous regardez la réalité, une déformation dangereuse. » ajouta-t-il l'air accablé.

« Cette doctrine m'a bien servi jusqu'ici. » répliqua le Duc. « Je vais vous laisser, mais avant ça, je peux vous dessiner ce que j'ai observé, si vous en avez envie. »

« Bien sûr, faites. Je vais vous amener du matériel. »

Maurlain se cala dans son fauteuil et feuilleta la masse de croquis que lui avait laissé le Duc. Ce démon faisait un illustrateur tout à fait convenable, devait-il admettre. La femme avait un visage angélique, cerné d'une ombre tracée à grand renforts de coups de crayons. Il prétendait que son aura était capable de provoquer la panique, mais comment faire confiance à ce mercenaire ?

Après chacune de leurs entrevues, le professeur nourrissait la crainte de s'être compromis dans quelque pacte faustien. Il n'était pas dupe sur son compte, se doutait des informations et secrets que cet homme gardait hors de portée, tout en prétendant collaborer à ses travaux. Il leva un regard amer vers ce salon si étriqué. Cette comédie l'usait, lui aussi aurait voulu pouvoir assumer totalement sa seconde vie, devenir quelqu'un d'autre qu'un antiquaire sans histoire. Il pouvait bien supporter le Duc si nécessaire.

L'enveloppe était de retour dans son bureau, l'argent toujours présent en dehors d'une paire de billets de vingt francs. Le Grand Duc trouva un certain charme à cette impertinence.